

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM!

vendredi 2 octobre 1925

Sommaire :

- | | |
|--|--|
| Les deux côtés de la Manche | Hilaire Belloc |
| Action Française et Démocratie chrétienne | Abbé Jean Dermine |
| Une heure au Palais Chigi | Pierre Nothomb |
| Autour du tombeau de saint François d'Assise | Alexandre Masseron |
| Propos simiesques | V ^{te} Ch. du Bus de Warnaffe |

Les idées et les faits : Chronique des idées : Marie-Madeleine de Pazzi, Mgr J. Schyr-gens. — La semaine pour l'Union des Églises, Comte Perovsky. — Le concile de Stockholm. — Allemagne. — Chine.

La Semaine

♦ La revue catholique des idées et des faits présente à LL. MM. le Roi et la Reine, avec ses très respectueux hommages, ses vives félicitations à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de leur mariage.

La Belgique de 1925 est heureusement restée un des rares Etats où la clef de voûte des institutions politico-sociales est placée hors d'atteinte directe des passions électorales et des néfastes luttes de partis.

La Monarchie constitutionnelle est, normalement, la meilleure forme du gouvernement. Peut-être chez nous, sous l'influence des idées régnantes il y a un siècle, a-t-on trop songé, en 1830, aux abus possibles

d'un pouvoir héréditaire. Cent ans de parlementarisme ont démontré qu'il eût fallu se prémunir davantage contre les méfaits de la démocratie politique.

Quoi qu'il en soit, la Monarchie belge a préservé notre vie politico-sociale de maintes agitations stériles et de bien des troubles malsains.

La Patrie doit à ses Rois une vive et profonde reconnaissance. Grâce à eux, elle fait vraiment belle figure en Europe et dans le monde.

Léopold I^{er} était le conseiller des Rois. Léopold II nous donna un empire et fut un des plus grands hommes de son temps. Albert I^{er} fit de son petit pays une grande puissance!...

Bruxelles : 11, Boulevard Bischoffsheim.

(Tél. : 220,50; Compte chèque postal : 489,16)

Bruxelles

GRANDE MAISON de BLANC

MARCHÉ-AUX-POULETS

NOUVEAUTÉS ÉLÉGANTES

BRUXELLES

LUNDI 5 OCTOBRE
ET
JOURS SUIVANTS

**EXPOSITION
GÉNÉRALE**

| | | | | |
|--|---|--|---|--|
| <p>MANTEAU, haute nouveauté, velours pure laine, nuances mode 139 fr.</p> | <p>MANTEAU-PELISSE dernier cri, velours de laine givré, nuances nouvelles, col châle garni fourrure. fr. 295</p> | <p>ROBE, forme nouvelle serge fine pure laine, orné biais, tissu pareil fr. 75</p> | <p>CASAQUE CHEMISIER marocain pure laine, orné plis et boutons, col pouvant se porter ouvert ou fermé. fr. 47</p> | <p>SAUT DE LIT VELOUTINE, impressions fantaisie, coloris mode. fr. 26</p> |
| <p>PARURE POUR DAMES beau madapolam, garni grecques de jours fils tirés. La chemise ou la culotte : fr. 6.90</p> | <p>ÉLÉGANTE MANTEAU, velours de laine orné piqûres soie, tons mode. Haut 0^m45 fr. 3 fr. en plus par 0^m05</p> | <p>PALETOT TRICOT LAINE fantaisie pour dames, col et parement genre fourrure. fr. 99</p> | <p>BAS LAINE NOIRE pour dames, semelles doubl. La paire : fr. 8.25</p> | <p>GANTS POUR DAMES jersey doublé chamois. La paire : fr. 4.95</p> |
| <p>VELOURS larges côtes, qualité extra, pour robes et déshabillés. Larg. 0^m70 Le mètre : fr. 9.75</p> | <p>SATIN SOIE impressions de Lyon, p^r doublures de robes et manteaux. Larg. 0^m95/1^m Le mètre : fr. 12.50</p> | <p>VELOUTÉ pure laine pour robes et déshabillés, nuances mode Le mètre : fr. 14.50</p> | <p>VELOURS pure laine, belle qual. p^r manteaux Larg. 1^m30 Le mètre : fr. 19.50</p> | <p>OTTOMAN laine givrée, haute nouveauté pour manteaux. Larg. 1^m40 Le mètre : fr. 35</p> |
| <p>LAINE DE SAXE qualité extra, toutes nuances fr. 5.90 La torche de 70 gr. Le kilogramme : fr. 79</p> | <p>DESSUS DE COUSSIN, rond, peint couleur sur canevas écru. Diamètre 0^m45 fr. 9.90</p> | <p>COUVERTURE laine, rayée rose ou bleu, bordée soie. 1^m90 × 1^m40 fr. 41 2^m10 × 1^m60 fr. 49</p> | <p>TISSU AMEUBLEMENT fond bleu ou grenat, rayures fantaisie. Larg. 1^m30 Le mètre : fr. 14.75</p> | <p>ENVELOPPE CUIR fantaisie, bourse et glace, fermeture, patte vernie avec initiale. fr. 39</p> |
| <p>CHEMISES HOMMES, crotone, impressions d'Alsace. Manchettes réversibles La chemise avec 1 col : fr. 19</p> | <p>CHEMISES NUIT HOMMES flanelle blanche garnigalon. fr. 16.50</p> | <p>GILET pour HOMMES tricot laine naturelle irrétrécissable. La taille moyenne : fr. 7.90</p> | <p>TOM-POUCE tissu extra, dragonne soie. En noir : fr. 16 En nègre : fr. 25</p> | <p>FLANELLE BLANCHE pour lingeries et layettes. Les 10^m : fr. 13.50 Les 5^m : fr. 27</p> |
| <p>AGRANDISSEMENTS ET TRANSFORMATIONS DE NOS RAYONS de</p> | <p>SHIRTING BLANC p^r lingeries et layettes. Les 5^m : fr. 17 et 11.50 Les 10^m : fr. 33.50 et 22.90</p> | <p>DRAPS TOILE mixte blanche, façon soignée. Le drap : fr. 33 1^m80 × 2^m75.</p> | <p>ESSUIE DE CUISINE FIL vignettes et encadrement rouges, grande taille. fr. 2.95 et 2.40</p> | |

MANTEAUX-FOURRURES

PRIX EXCEPTIONNELS

Crédit Général Liégeois

CAPITAL : SOCIÉTÉ ANONYME RÉSERVES :
90,000,000 □ □ □ 26,000,000

SUCCURSALE DE BRUXELLES :

68, Rue Royale et 35, Rue des Colonies

BUREAUX

**BRUXELLES-MARITIME, 30, Place Saintelette
VILVORDE, Rue de Louvain**

□ □ □

Ne conservez pas votre argent sans lui faire produire un intérêt, même si vous en prévoyez l'emploi dans un délai prochain. Placez-le à court terme au **CRÉDIT GÉNÉRAL LIÉGEOIS**, qui bonifie actuellement :

En compte de QUINZAINE (préavis de 3 jours) . . . **5.00 %**
En compte à UN MOIS (préavis de 3 jours avant le 15) **5.00 %**
En compte de SIX MOIS (au 15 ou au 20 du mois) . **5.25 %**

Avec facilité de retrait anticipé :

1° Après le cinquième mois **5.20 %**
2° Après le quatrième mois **5.15 %**
3° Après le troisième mois **5.10 %**
4° Après le deuxième mois **5.05 %**
5° Après un mois **5.00 %**

Ces placements temporaires, très avantageux, peuvent être faits par sommes rondes : **500 francs** minimum et multiples de 500 fr.

Année Sainte à Rome

27 août au 11 septembre.
30 août au 16 septembre, pour le personnel enseignant.
Directeurs : Abbés H. Devis et A. Van Roey.
3 au 13 septembre : train spécial 2^e et 3^e classes.
4 au 26 septembre : train spécial 2^e classe, sous la direction des Pères Dominicains.
8 au 24 septembre : Voyage organisé pour *La revue catholique des idées et des faits*.
27 septembre au 12 octobre : Les départs sont assurés et dirigés par guides compétents.
Le bureau se charge d'obtenir des facilités pour la visite des basiliques et l'audience pontificale.

Pèlerinages à Lisieux

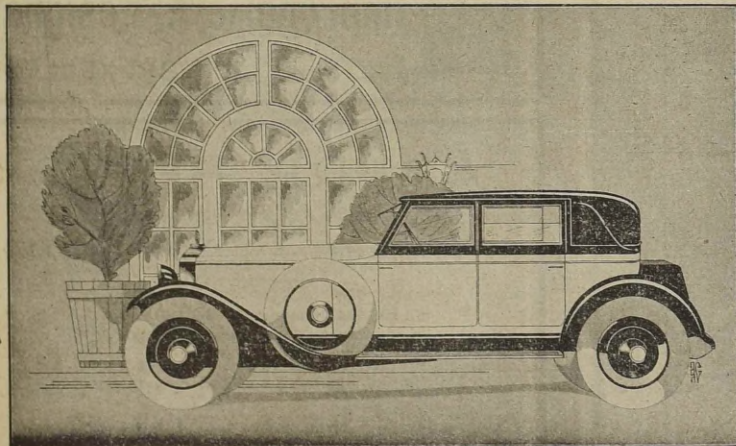
5 au 13 août : PARIS — SAINT-MALO — MONT SAINT-MICHEL — LISIEUX — ROUEN — SACRÉ-CŒUR DE MONTMARTRE — EXPOSITION DES ARTS DÉCORATIFS.
Du 8 au 13 août : PARAY LE MONIAL — LISIEUX — MONTMARTRE.
Du 10 au 13 août : LISIEUX — SACRÉ-CŒUR DE MONTMARTRE. Dir. Spir. : RR. PP. Garin et de Temmerman, S. J.

Voyages de Vacances

A LOURDES — BIARRITZ — PAU — PARIS; 2^e classe, 600 francs français, premier départ 7 juillet.
LOURDES — BIARRITZ — CAMBO; les GORGES DU TARN — LA SAVOIE — LA BRETAGNE — LA SUISSE — LE TYROL — LA NORVÈGE. Voyages en groupes accompagnés ou en particulier.

Demandez programmes et renseignements :

LE GLOBE, Directeur A. DE STAERCKE
3, Avenue Louise, Bruxelles



CARROSSERIE

VAN DEN PLAS

Soc. An. Bruxelles Soc. An.

présente

sa nouvelle

Conduite Intérieure

SPORT

TAPIS

BATTAGE — NETTOYAGE — TEINTURE — DÉSINFECTIION

J^N & J^H TOBY FRÈRES

DIRECTION ET USINE :

TÉLÉPHONE : 324.98

2-4-6, rue Louis Hap, ETTERBEEK-BRUXELLES

CHOCOLAT

**D
U
C**

CHOCOLAT



DU C ANVERS

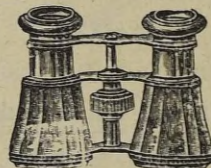
La

**Grande
Marque
Belge**

MAISON DU LYNX

34, Rue de la Bourse, BRUXELLES

◊
Lunetterie
—
Optique
—
Jumelles
—
Baromètres
◊



◊
Faces à main
—
Articles de luxe
et
ordinaires
◊

Exécution soignée
des ordonnances de MM. les Médecins-Oculistes

DE BACKER-VAN CAMP

73, Rue Royale, 73, BRUXELLES

(En face de la Colonne du Congrès) — Téléph. 275.63



OBJETS D'ART — PORCELAINES

— CRISTAUX —

VERRERIES D'ART

de

LALIQUE



Imprimerie A. Lesigne

TÉLÉPHONE
304,33

BRUXELLES

ARBRE BÉNIT

Etablissement des Sœurs de Notre-Dame

46, rue Mercélis

BRUXELLES

Etudes primaires et moyennes
Section commerciale (2 ans)

Humanités gréco-latines (3 ans pour les jeunes filles
ayant terminé les études moyennes)

Externat — Internat — Demi-pension.

Établissement de Carlsbourg

Humanités modernes. — École normale primaire.
Section de langue allemande
Institut moyen d'Agronomie. — École d'Agriculture.

Situation idéale au point de vue de la salubrité et du calme pour les études.

Les deux côtés de la Manche

Je rentre en Angleterre après un long voyage, au cours duquel j'ai parcouru une grande partie de l'Occident : la France, la Suisse, l'Italie, le Nord de l'Afrique, l'Espagne, les îles Baléares, la Sicile. J'y fus voir les villes et les localités que j'avais été chargé de décrire.

Et chaque fois que je reviens en Angleterre après une de mes randonnées, je ressens une certaine impression (elle augmente avec les années), que je n'ai pas encore décrite, quoique souvent j'en ai eu l'intention. Aujourd'hui, je la donnerai telle quelle.

Nombre de mes impressions sont peut-être exagérées; les proportions peuvent ne pas être exactes; mais je note, à titre de document, et pour ce qu'il vaut, l'effet que le contraste entre l'Europe occidentale et l'Angleterre méridionale produit sur moi.

Notons tout d'abord que ce contraste est très marqué. Il n'est certainement pas à comparer au prodigieux abîme moral qui sépare l'Europe et les États-Unis; il est plus remarquable toutefois que n'importe quelle autre division au sein de la chrétienté civilisée et occidentale.

C'est à peine si on peut parler de frontière entre les cultures allemande et française, bien que différentes. Ce sont les civilisations française et romaine qui ont fait la Rhéranie, et cette influence décroît, plutôt qu'elle ne prend fin, quand on se dirige vers l'Est.

Certes, les conditions modernes — les transports, du point de vue matériel; le rationalisme, du point de vue moral — ont amené, entre la culture française et la culture allemande, l'architecture et la morale prussiennes descendues vers l'Ouest. Mais ce n'est là qu'une espèce de « marge », non une frontière.

Il n'y a pas de frontière entre la France et la Suisse, ni entre la Suisse et l'Italie (il est vrai pourtant que du point de vue du climat et des types, la partie nord d'un défilé alpin se différencie nettement de la partie sud.) Sous ce rapport, une traversée de la frontière espagnole est frappante (exception faite pour les deux extrémités, où Catalans et Basques détiennent les deux versants des Pyrénées). Mais le contraste le plus frappant de tous est celui qui existe entre un port continental quelconque et le port anglais qui lui fait pendant. Vous traversez quelques kilomètres d'eau, et vous trouvez une province d'Europe au plus haut degré distincte des autres.

En rentrant en Angleterre, ce que je ressens d'abord, c'est la beauté surprenante de ses jardins. Aujourd'hui, revenant au début de l'été et par un temps comme celui que nous avons eu pendant près d'un mois, je l'ai ressentie, cette beauté, plus que jamais auparavant. Si la Normandie et la Touraine ont une beauté de même genre, tout de même leur beauté est moins attachante. L'étranger qui la voit pour la première fois sera tenté de dire que la nature ne peut produire rien d'aussi beau; que cette beauté de l'Angleterre méridionale doit avoir été conçue et produite par l'homme. Et cette impression n'est pas entièrement erronée, car c'est la longue possession du sol par les *squires* anglais, c'est l'empreinte qu'ils ont laissée sur leurs foyers, c'est la façon surtout dont ils ont su utiliser les arbres qui ont créé cette beauté.

Il y a beaucoup à dire contre l'expropriation du peuple anglais par une classe restreinte et opulente, processus qui commença avec la Réforme et s'acheva au cours du XVIII^e siècle et au commencement du XIX^e. Il y a tant à dire contre cette expropriation, qu'il semble bien difficile de la défendre sous n'importe quel rapport. Mais quelqu'un voudrait avancer un fait solide en sa faveur, qu'il n'aurait qu'à citer les paysages de l'Angleterre rurale, les caractéristiques de ce paradis et, surtout, l'état de conservation des arbres. La vieille classe paysanne anglaise que l'avidité des *squires* détruisit, n'aurait jamais doté l'Angleterre de ces parcs, de ces champs, de ces bois.

* * *

Ce qui me frappe ensuite, c'est l'immense supériorité du travail anglais dans une demi-douzaine de grandes branches de l'activité publique. Nous connaissons tous la supériorité britannique dans le domaine naval. Mais on devrait vraiment attacher plus de prix à celle qui se manifeste dans les chemins de fer. On ne rencontre rien de pareil, où que ce soit. Certainement pas en Allemagne, ni en Amérique, ni en France (ce dernier fait est avéré); les Belges se rapprochent le plus du *standard* anglais, mais sont loin de l'égaliser. Le système ferroviaire anglais est unique au monde, du point de vue de la facilité des voyages, du nombre des trains, de la régularité et — je crois — de la solidité matérielle et de la douceur du roulement. Un express anglais est, je crois, le seul express au monde, où on puisse écrire — et même se reposer. Ce qui est vrai du système ferroviaire anglais, l'est aussi des postes et, ajouterai-je, du téléphone.

Il n'est pas équitable de comparer le système téléphonique anglais à celui des petits pays, car les difficultés de la gestion d'un système téléphonique augmentent, à partir d'un certain moment, avec le nombre des abonnés, l'espace qu'ils occupent, les complexités de l'inter-communication; et cela dans une proportion, non pas arithmétique, mais géométrique. Peut-être me trompé-je, et ceux qui ont une grande expérience commerciale pourront, s'il en est ainsi, rectifier mes dires mais je ne connais certainement pas d'autre grand pays où le service téléphonique fonctionne aussi bien qu'en Angleterre. Neuf fois sur dix, vous pouvez être absolument certain d'obtenir à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit la communication que vous désirez, pour où que ce soit, et cela, dans un espace de temps raisonnable.

En France — pour de petites distances — et en Allemagne — pour des distances quelque peu supérieures, — je ne puis me commander une chambre ou expédier un message qu'en élaborant tout un plan, qui nécessitera en peu de temps, plusieurs communications téléphoniques adressées à plusieurs localités séparées. En Angleterre, il va de soi que vous pouvez communiquer avec n'importe quel endroit, à n'importe quel moment, presque aussi facilement que dans les pays scandinaves, alors que là, l'effort imposé au système est probablement beaucoup moindre. Exemple : l'autre jour, à Narbonne, j'aurais aimé téléphoner à Châlons

pour une affaire dont je m'étais chargé. L'idée même de tenter l'expérience ne m'est pas venue, tant j'étais sûr qu'il y aurait des interruptions et des pertes de temps. J'étais prêt à parier que je ne parviendrais pas à obtenir la communication, tout au moins pas « en temps utile », pour employer une expression française. Mais je pourrais demander de Douvres ou de Cantorbéry — mettons Chester —, à n'importe quel moment, avec la certitude de réussir — en moyenne — à l'heure fixée et d'obtenir une communication nette et satisfaisante.

* * *

Autre contraste important à relever : la presse. Le quotidien anglais est mieux imprimé et sur du papier meilleur que le quotidien continental. Il est aussi de dimensions bien plus grandes et consacre beaucoup plus d'espace à bien plus de sujets. D'autre part, il vous apprend beaucoup moins sur les choses qu'un homme instruit désire savoir. La presse quotidienne anglaise le cède de beaucoup, du point de vue du niveau intellectuel et de la valeur des renseignements, à la Presse de la partie occidentale du continent. En France, si vous habitez une ville de province éloignée, vous recevrez les seuls journaux méritant d'être lus, un jour, un jour et demi peut-être, après leur publication. Mais une fois que vous les avez reçus, vous lirez dans l'*Humanité* des articles à tendance communiste bien écrits, clairs, concis, énergiques, ou, dans l'*Action française* royaliste, la magnifique prose de Maurras. En Italie, vous pourrez trouver dans le *Corriere* des articles de Ferrero, dignes d'attention. Nul doute qu'il n'en soit de même en Allemagne. L'excellence de la forme, mise à part, vous remarquerez que, dans la presse continentale, les affaires publiques sont discutées de telle façon, les controverses sont si complètes et si actives, violentes même (comme la discussion doit l'être) que la dictature seule peut en réprimer les excès. La presse continentale donne des renseignements sur les questions qui intéressent véritablement le citoyen. Mais quand je reviens en Angleterre, je ne trouve dans les journaux que meurtres, divorces, courses et autres sports. J'y trouve aussi des discours de convention, sans valeur aucune, prononcés par des politiciens de profession. Je n'y trouve rien de véritablement important, rien qui intéresse véritablement l'individu ou l'Etat. Un silence complet est gardé sur les forces ploutocratiques qui sont à l'œuvre en Angleterre. Rien qui vaille la peine d'être lu sur la politique étrangère, sauf parfois, à titre d'exception, un article de quelque expert, admis plutôt à contre-cœur. Même sur une question d'une importance aussi actuelle et aussi vitale que la campagne du Maroc, je ne trouve pas un seul commentaire intelligent, je n'ai pas vu une seule carte qui mérite d'être regardée. Le jour où j'écrivis ces lignes — 30 juin — une attaque marocaine se déclenche au nord de Taza, attaque dont beaucoup d'événements futurs dépendent : le *Times* n'a qu'une carte d'un pouce carré; aucune des localités que nomme un télégramme tout à fait obscur n'y figure et la révolte des Sébou y est indiquée comme ayant lieu à l'*Est* de Taza!

Ce déclin de la valeur du quotidien anglais du point de vue social remonte, aussi loin que vont mes souvenirs; il s'est poursuivi sans arrêt, et il ne fera, je crois, qu'empirer.

* * *

Du côté négatif, je dois noter ensuite, en Angleterre, le manque d'organisation en ce qui concerne la vie de tous les jours. Il est difficile d'obtenir la nourriture qu'on désire, l'administration s'immisce, de façon déplaisante, dans les habitudes domestiques les plus simples; c'est ainsi que certains règlements vous inter-

disent de vous procurer de la bière ou du vin excepté à certaines heures fixées dans l'intérêt de quelques gros capitalistes qui contrôlent le commerce des boissons alcooliques et qui sont les initiateurs de ces restrictions (et dont les fortunes doublent et triplent en conséquence).

Je noterai, à ce propos, l'absence curieuse de toute opinion publique sur cette question, comme d'ailleurs sur toutes les questions touchant à notre vie de tous les jours. C'est à peine si on proteste contre les abus des tribunaux ou ceux de la police. Des louanges conventionnelles accueillent presque toutes les actions officielles. Je sais bien que cette absence d'opinion publique et cette suppression de toute critique sérieuse à l'adresse des actes politiques d'hommes riches ont leurs avantages : elles donnent à l'Etat l'homogénéité et la paix intérieure.

Mais peut-être ces grands avantages sont-ils achetés trop cher. Peut-être payerons-nous très cher, dans un avenir prochain, l'ordre qui aujourd'hui règne chez nous du fait de notre apathie. Puis, la différence est vraiment trop grande d'avec l'Angleterre d'il y a une génération seulement, cette Angleterre qui, de tous les pays, était celui où la vie était de beaucoup la plus facile, de par l'absence de l'intervention officielle! Cette Angleterre, dont l'opinion publique active était si vivace! et qui démasquait avec tant de vigueur les plaies politiques.

Au mal que présentent cette apathie et l'absence de discussion publique est étroitement lié un autre avantage : la célérité générale dans les actes officiels.

Comme on proteste peu ou pas contre les abus des pouvoirs publics, ceux-ci fonctionnent comme une machine parfaitement réglée. On le remarque surtout dans les procès judiciaires : de toutes les nations, aucune ne s'est plus radicalement réformée, aucune ne s'est, au même degré, débarrassée des lenteurs de la loi (lenteurs propres aussi à l'Angleterre naguère et qui, à l'étranger, persistent toujours). Dans aucun autre pays, on ne peut être aussi sûr de la façon dont va fonctionner cette « machine ».

Par exemple, le meurtre politique a pris un caractère alarmant en France, il est devenu familier à l'Italie contemporaine; récemment, il était à l'ordre du jour en Allemagne. En Angleterre, il est inconnu.

Enfin (j'ai peur que cela n'ait l'air d'un paradoxe, mais cela n'en est pas moins vrai) l'architecture anglaise a atteint un certain degré d'excellence.

Autant que quiconque, je suis choqué par les abominations de nos villes industrielles et par le type des nouveaux édifices élevés, depuis la guerre pour suppléer au manque de maisons.

Mais, c'est tellement pire encore à l'étranger! La nouvelle architecture prusso-allemande est quelque chose de répugnant; la nouvelle architecture française est horrible. Je ne puis m'imaginer rien de pire que la nouvelle gare de Rouen ou que les décors odieux de l'Exposition de Paris.

L'Espagne a su se maintenir à un niveau admirable, mais même là on voit des choses qu'il faudrait dynamiter, la nouvelle cathédrale de Barcelone, par exemple. En Italie, le niveau est plus élevé encore qu'en Espagne, et peut-être égale-t-elle l'Angleterre dans l'excellence de l'architecture nouvelle.

Voici comment, je formulerais ma pensée : en Angleterre et en Italie, mais tout spécialement en Angleterre, l'œil est réjoui par la vue d'un résultat après l'autre de ce travail nouveau, qui continue la tradition, travail soigné et sain, qui satisfait l'œil. C'est là un très bon signe, et, ce qui est mieux encore, ces bons signes se multiplient.

HILAIRE BELLOC.

Action Française et Démocratie chrétienne

Une querelle dangereuse.

Il est très urgent, si déjà il n'est trop tard, de chercher à unifier, au lieu de les diviser, deux tendances, l'une et l'autre foncièrement et ardemment catholiques, riches de dévouement, pleines de ressources, éprises d'idéal et anxieuses de direction doctrinale : d'une part, une fraction très considérable de nos universitaires, condamnés pour crime d'antidémocratie et de maurassisme; d'autre part, notre admirable jeunesse ouvrière et syndicale, encadrée et dirigée par nos directeurs d'œuvres sociales, selon les principes et le programme de la démocratie chrétienne.

Une polémique violente et passionnée, déclanchée par le *Pays Wallon* et la *Libre Belgique* à la suite du *Referendum des cahiers*, sème la division au sein des catholiques, elle a provoqué parmi eux un conflit pénible, de jour en jour plus ardent et qui s'avère comme excessivement dangereux, car il risque fort de compromettre irrémédiablement l'action sociale et politique de ceux qui, demain, doivent être dans notre armée catholique, des chefs ou des soldats d'élite.

La campagne entreprise contre Ch. Maurras tend, parce qu'elle est menée avec peu de discernement, peu de tact psychologique et peu d'objectivité, à jeté dans l'esprit de notre jeunesse intellectuelle, la plus regrettable confusion, à la désorienter complètement, à la faire douter d'elle-même et de ses guides, en un mot, à briser net l'effort qu'elle fait, très généreusement, pour fonder son action politique et sociale sur des principes clairs, vrais et solides.

L'attrait de Maurras.

Et pourtant nos universitaires ne vont à Maurras que dans la mesure où ils peuvent apprendre de lui les lois du bon sens et de la saine raison qui président au gouvernement des peuples et à l'organisation des sociétés; ils l'aiment parce qu'en beaucoup de questions vitales, il leur fait entendre du dehors, hélas, mais d'une manière singulièrement puissante, l'écho de cette « voix » divinément assistée, qui enseigne, à l'intérieur du temple, la Vérité.

Ils ne trouvent aucun intérêt aux ouvrages littéraires de Ch. Maurras, livres de jeunesse, sans prétention systématique de philosophie. Sans doute, ces ouvrages traduisent en fait des conceptions hellénistes et paganisantes, donc fort regrettables.

Mais Maurras serait bien indifférent à nos étudiants s'il n'était que l'auteur d'*Anthinea* ou du *Chemin de Paradis* : ce qu'ils aiment en lui, c'est la convergence de sa philosophie politique réaliste et forte, rationnelle, mais non pas rationaliste, positive sans être positiviste, avec les principes de la doctrine sociale et catholique.

L'erreur de tactique.

Telle est l'évidence, que les collaborateurs du *Pays Wallon* et de la *Libre Belgique* n'ont pas voulu reconnaître, lorsqu'ils ont prétendu, pour mieux discréditer auprès des catholiques les idées politiques de Ch. Maurras, les rendre abusivement solidaires d'une philosophie païenne.

Il eût été si facile pourtant et si loyal aussi, de les intégrer dans la philosophie chrétienne!

On aurait ainsi mis immédiatement en relief la grande part de vérité qu'elles expriment, on aurait dissipé toute confusion dans l'esprit des jeunes, et en appuyant ces idées sur la base solide de la métaphysique thomiste, en tempérant ou corrigeant ce que certaines d'entre elles peuvent avoir d'excessif ou d'erroné, en y distinguant le relatif de l'absolu, à l'hypothèse de la certitude, on eût très facilement et très sûrement, sans choc ni violence, orienté vers la Vérité catholique intégrale l'élan qui porte votre jeunesse vers Maurras.

L'Action française est-elle opposée à la Démocratie.

Une telle attitude, sympathique sans doute à la jeunesse dite « maurrassienne » n'impliquait aucun désaveu, aucune critique

de ceux qui cherchent dans d'autres voies les directives doctrinales de leurs systèmes social et politique. Je veux parler ici des « démocrates chrétiens ». Et, en effet, si nous nous mettons au point de vue éminemment synthétique de la Vérité catholique, nous pourrions relever, me semble-t-il, entre les idées fondamentales de Ch. Maurras et celles de la démocratie chrétienne, des points de contact extrêmement étroits, à côté de divergences réelles, profondes même à certains égards, sans être pourtant irréductibles; et en tout, elles ne me paraissent pas devoir empêcher une action catholique commune. Me pardonnera-t-on de l'avouer? La conviction que j'exprime ici est si grande qu'elle me permet d'être en sympathie voire même en collaboration avec chacun des deux partis, sans avoir conscience d'adopter par là une attitude contradictoire.

Et la cause de l'union ferait, me semble-t-il, de très grands progrès si tous les lecteurs de la *Revue catholique* pouvaient partager cette manière de voir.

On me permettra donc d'y insister quelque peu, et de faire ici certaines distinctions et précisions qui s'imposent.

Démocratie sociale et Démocratie politique.

Et d'abord la fameuse distinction entre le « social » et le « politique ». L'a-t-on assez attaquée, dans le camp démocratique, comme si elle était de fait inapplicable! Le Pape Léon XIII l'a jugée pourtant d'importance si capitale qu'il a consacré une Encyclique entière, l'Encyclique *Graves de Communi*, à en démontrer la vérité et la nécessité. Nous pouvons donc, couverts par une si haute autorité, la mettre en relief.

Y a-t-il conflit au point de vue social entre l'A. F. et la Démocratie?

Le point de vue social concerne, on le sait, les lois qui régissent les relations mutuelles de diverses classes de la société, leur organisation intime, leurs droits et leurs devoirs réciproques, la conciliation de leurs intérêts privés. Or, ne l'oublie-t-on pas, en ce domaine, la *Démocratie chrétienne* (appelée en France le « catholicisme social ») et l'*Action française* (1) sont inspirées par les mêmes principes et se réclament des mêmes ancêtres spirituels, parmi lesquels il faut citer en tout premier lieu, le marquis de la Tour du Pin, également vénéré par les « démocrates » et par les « Maurrassiens ».

Ces principes, ce sont ceux-mêmes des grandes Encycliques de Pie IX, de Léon XIII et de Pie X, et les deux écoles ont, soit dans les semaines sociales de France, soit dans les écrits ou les cours d'*Action française*, déployé une magnifique émulation à les répandre et à en démontrer la vérité au nom de l'expérience et de la raison. Ces deux écoles ou partis s'accordent donc, à la suite des Papes, à formuler une condamnation extrêmement sévère des deux grandes hérésies sociales, le libéralisme économique et le socialisme, elles cherchent à déterminer les droits et les devoirs mutuels du capital et du travail à la lumière de la vertu de justice, définie selon saint Thomas et à résoudre, selon ses exigences les conflits éventuels qui surgissent entre eux; elles revendiquent très fièrement et très fermement les prérogatives et la dignité du travail en face du capitalisme; elles ont conçu tout un programme d'organisation professionnelle en vue de la collaboration des classes, selon la forme corporative présentée comme un idéal à atteindre, elles mettent dans l'échelle des valeurs sociales, les intérêts spirituels et religieux au sommet et à la base et c'est pourquoi elles se vouent spécialement à l'œuvre de protection, de défense et de progrès de la famille, cellule sociale, conformément aux lois naturelles et chrétiennes qui la régissent.

Sans doute, ces programmes communs aux deux écoles comportent, dans le domaine des applications pratiques, des modalités diverses; et ni la Démocratie chrétienne ni l'*Action française* n'ont pu, quand elles ont voulu passer de la théorie à l'action, éviter certaines erreurs ou certaines fautes regrettables ou condamnables. C'est humain cela, ce n'est pas irréparable. Quoi qu'il en soit, le simple énoncé des grandes lignes de ce programme social nous permet d'affirmer, sans craindre de démenti, que notre jeunesse

(1) Elle est spécialement représentée par son sociologue attiré, G. Valois, lequel prolonge et applique dans le domaine social le système politique de Ch. Maurras.

universitaire peut et doit, sans être obligée de renoncer pour cela à ses sympathies pour l'Action française, collaborer généreusement et loyalement à nos œuvres syndicales et ouvrières.

Les conditions d'une collaboration.

A une condition pourtant : c'est que nos directeurs d'œuvres l'accueillent avec sympathie, qu'ils lui témoignent l'estime qu'ils attachent à ses services, qu'ils encouragent son dévouement.

Sans doute, beaucoup de jeunes encourent très justement le reproche d'indifférence qui leur est adressé; n'en est-il pas qui ont repoussé les invitations pressantes des directeurs d'œuvres? mais, d'autre part, n'est-il pas arrivé également à plusieurs de ceux-ci de ne vouloir ni comprendre ni accueillir les offres de services que les « bourgeois » leur faisaient avec beaucoup de générosité? N'a-t-on pas parfois soupçonné des « arrière-pensées » et des visées intéressées, là où il n'y avait qu'un désir très loyal et très sincère d'apostolat? N'est-il pas arrivé à certains de dénoncer l'inaction sociale de nos universitaires alors que personnellement ils semblaient agir tout juste comme il fallait pour les écarter des œuvres. Il faut bien se garder notamment de faire défendre la participation à l'action sociale de l'adhésion à un programme politique. Et c'est à ce propos qu'il importe d'appliquer très loyalement la fameuse distinction entre démocratie sociale et démocratie politique, si instamment rappelée par Léon XIII.

On peut être un homme d'œuvres très dévoué, un protagoniste ardent de toutes les réformes ouvrières, un adversaire déclaré des abus du capitalisme, en un mot, un démocrate social convaincu, sans admettre le S. U. pur et simple ou le régime républicain. Or, n'est-ce pas avec raison que parfois certains jeunes gens se plaignent de ne pouvoir collaborer aux œuvres sociales sans être entraînés pratiquement dans des courants de démocratie politique qu'il leur répugne de suivre?

Les « dissidences » politiques entre l'Action française et la Démocratie.

Et ceci m'amène à traiter de l'aspect politique des divergences qui séparent notre jeunesse dite « d'Action française » et notre jeunesse démocratique. Sur ce point, dit-on, le conflit s'avère aigu, irréductible : nos jeunes universitaires sont accusés de nourrir des ambitions impérialistes et absolutistes, d'être sympathiques à la « servitude », de vouloir supprimer le régime parlementaire et exclure le peuple de toute participation au gouvernement. On reproche, d'autre part, à nos démocrates chrétiens d'atteindre l'extrême opposé en pactisant avec la démagogie et le socialisme et toute conciliation est déclarée impossible entre les deux camps.

Les principes politiques des deux écoles.

Ces accusations mutuelles sont-elles fondées et les deux partis tiennent-ils vraiment ces positions extrêmes qu'on leur attribue? Je ne le pense pas, si du moins nous faisons abstraction de certaines exagérations de langage comme aussi de certaines erreurs de tactique politique commises dans la pratique. Nous ne voulons pas ici entrer dans le domaine des « faits et gestes » : l'erreur y est inévitable, puisque la continuité de l'activité humaine dans la rectitude est pratiquement impossible, et nous ne pouvons juger une doctrine ou un programme en nous bornant à relever les défaillances des hommes. Restons donc dans le domaine des principes où se cantonne la discussion.

Or, si nous voulons considérer sans parti-pris, les lignes directrices du système politique maurrassien tracées comme de larges avenues à travers toute son œuvre, nous voyons qu'elles se superposent très adéquatement aux principes fondamentaux du catholicisme social.

Cette découverte, je le sais, ne sera pas sans provoquer quelque stupéur chez certains de mes lecteurs, mais elle me paraît évidente.

Dans le domaine politique, en effet, (qui concerne, on le sait, l'organisation de l'Etat et la forme du gouvernement), nous retrouvons, comme tantôt dans le domaine social, la Démocratie chrétienne et le « Maurrassisme » unis dans une même opposition au libéralisme et au socialisme. Car ces deux systèmes ont, nul ne l'ignore, deux faces qui se correspondent : la face politique et la face sociale proprement dite. Et c'est cette commune opposition

aux mêmes ennemis qui motive au sein des deux écoles une condamnation du laïcisme également rigoureuse en principe (1).

L'ennemi commun.

Ce même ennemi qu'elles combattent toutes deux, c'est la fausse démocratie, fille naturelle de Jean-Jacques Rousseau, et qui paraît bien avoir contracté en France une union très étroite, peut-être, indissoluble avec la Troisième République. Cette fausse démocratie a, on le sait, son credo dont les deux articles fondamentaux sont le Dogme de la souveraineté absolue et inaliénable du Peuple (ce que Maurras appelle la loi du nombre) et le dogme du Progrès indéfini dans la voie de la divinisation, de l'apothéose laïque, de la multitude. Entre ce credo laïc et démocratique, d'une part, et d'autre part, la Doctrine politique de l'Eglise, la contradiction est, on le voit, irréductible.

Il y a une vingtaine d'années pourtant, on s'en souvient, Marc Sangnier avait, en fondant le *Sillon*, caressé le rêve de réconcilier avec l'Eglise cette fausse démocratie : rêve généreux dans son inspiration, mais dangereux, utopique, irréalisable, et que Ch. Maurras dénonça dans un ouvrage d'une haute inspiration doctrinale et d'une admirable puissance de dialectique : et il est utile de rappeler à ce propos, que les arguments développés par Ch. Maurras dans son livre : *Le Dilemme de M. Sangnier*, trouvèrent peu après une éclatante confirmation, dans la lettre de condamnation du *Sillon*, adressée par le Pape Pie X aux évêques de France (25 août 1910). Voilà du moins un livre de Ch. Maurras sur lequel les adversaires auraient quelque peine à jeter le discrédit sans atteindre en même temps le Souverain Pontife lui-même. Ainsi sur cette question dont la portée politique est considérable, l'accord entre démocrates chrétiens et Ch. Maurras est non seulement possible mais absolument nécessaire.

La question des rapports entre l'Eglise et l'Etat.

Ce n'est pas non plus sur le point très délicat des rapports entre l'Eglise et l'Etat que de sérieuses divergences de principes peuvent se faire jour.

On se méprend, en effet, étrangement sur la pensée politique de Ch. Maurras en le représentant comme un adorateur de l'Etat, favorable sans doute à l'Eglise, mais à la manière d'un despote. Que de fois n'a-t-on pas cherché à expliquer la sympathie et la vénération de Ch. Maurras pour l'Eglise par le désir secret d'asservir celle-ci à des fins politiques, à des intérêts nationalistes, qui, selon lui, seraient supérieurs aux fins strictement spirituelles poursuivies par la religion? Il suffit pourtant de lire sa remarquable préface au *Dilemme de M. Sangnier*, ainsi que son livre *La Démocratie religieuse*, pour reconnaître que, dans l'ordre des valeurs, c'est bien à l'Eglise catholique qu'il reconnaît la première place et c'est cette vérité, reconnue par Ch. Maurras, qui lui permet, quoique incroyant, de développer une théorie des relations entre l'Eglise et l'Etat, parfaitement conforme, me semble-t-il, avec la doctrine rappelée par les Papes Pie IX et Léon XIII dans leurs célèbres Encycliques *Quanta cura*, *Immortale Dei* et *Libertas*. Ajoutons, pour être complet, que la question scolaire, fameuse entre toutes dans les annales du parti catholique belge, trouve dans les écrits de Ch. Maurras une solution tout à fait concordante avec notre programme traditionnel. Ch. Maurras, en effet, est, on le sait, un des plus redoutables adversaires de la neutralité scolaire et de l'enseignement officiel laïc, et il ne cesse de réclamer l'adoption de l'Ecole catholique comme école publique.

Ch. Maurras et l'anticléricalisme.

Or, après avoir passé très rapidement en revue ces principes fondamentaux de la politique chrétienne, il paraîtra assez piquant de rappeler que la haine virulente et active vouée par l'anticlérical-

(1) En pratique pourtant, pour des raisons que nous n'avons pas à examiner ici, tandis que l'Action Française maintient son opposition irréductible aux « Lois laïques », les catholiques libéraux qui s'intitulent volontiers aussi sociaux ou démocrates ont été amenés à chercher les moyens de s'accommoder du régime des lois laïques, et cela dans le but d'éviter un plus grand mal.

calisme de France à Ch. Maurras et à son école trouve sa raison majeure dans l'acharnement avec lequel celui-ci les défend. Car, si Ch. Maurras est un adversaire si déclaré de la Troisième République, ce n'est pas, remarquons-le, parce qu'il est opposé en principe à la République (Ch. Maurras n'attaquerait pas sans doute la République suisse, par exemple), mais parce qu'à ses yeux cette Troisième République incarne une forme de démocratie essentiellement destructrice de la civilisation catholique et romaine, démocratie laïque, athée et antireligieuse, que tout catholique doit donc condamner sous peine d'être infidèle à l'Église. Il n'y a pas moyen, selon Maurras, « d'exorciser » la République en France, c'est-à-dire de la rendre plus ou moins conciliable avec les droits de l'Église et de toute véritable civilisation, et c'est un des motifs principaux pour lesquels il veut y substituer la monarchie. Qu'il ait tort ou raison de le prétendre, je ne veux pas le discuter ici, mais qui ne voit cependant qu'une telle attitude n'autorise en aucune façon les anathèmes que lui lancent les démocrates chrétiens ? (1)

Abbé Jean DERMINE,
Docteur en philosophie (Louvain)
et en théologie (Rome)
Professeur de philosophie au séminaire
de Bonne-Espérance.

Une heure au Palais Chigi

Juin 1925

— Vous commencez de désespérer de l'Europe, m'a dit hier Enrico Corradini. Comme vous avez tort... Je ne nie pas les menaces de l'Asie. Je ne nie pas les désirs de suzeraineté de l'Amérique, mais nos peuples d'Occident, pour peu qu'ils veuillent ne pas s'oublier, ont encore toute la force de la jeunesse. Ils ont des siècles devant eux. Nul autre groupe de peuples au monde ne peut égaler leur pensée, leur vigueur.

— L'Amérique?

— Sa civilisation est purement « physique », matérielle, toute en graisse et en or. Elle est devant la nôtre comme un colosse auprès d'un athlète. Soupçonne-t-elle l'esprit de sacrifice? Nous, voici trois mille ans que nous avons parmi nous nos soldats inconus.

— L'Asie?

— L'Asie est vieille, vieille. Il ne faut pas la craindre. Elle est destinée à subir notre empreinte, à être reconquise par notre esprit. L'avenir est aux peuples qui savent encore se battre, à ceux qui pratiquent la morale de l'homme-soldat, à ceux qui ont le goût de la Victoire.

— Il faut d'abord que comme l'Italie ils apprennent à savoir qu'ils sont jeunes...

J'arrive de vieux pays qui ne savent pas encore qu'ils sont jeunes. Je suis toujours gouverné par mon grand-père. Il faut chez moi des cheveux gris pour être admis à l'action. Ma génération n'a pas encore su dépasser les autres. Idées d'avant-guerre, hommes d'avant-guerre, doctrines d'avant-guerre! « Après moi le Déluge! » disent peut-être ces messieurs — qui ont soixante ans. Nous, qui n'en avons pas quarante, avons plus souci de la maison où nous allons devoir vivre. Nous sommes nés de la Victoire et nous nous sentons vaincus. Nous avons des pensées neuves, des doctrines modernes, appropriées à nos besoins, au progrès, à notre temps. Et les vieillards nous traitent de réactionnaires, parce que nous ne croyons plus à leurs « idées avancées » qui sont si « vieux jeu », d'utopistes parce qu'ils ne seraient pas capables de réaliser nos réformes. Nous en arrivons à douter de nous-mêmes parfois devant

leur sagesse immobile. Le voyage en Italie fasciste devient alors une nécessité. Jamais Etat n'eut visage plus jeune. L'Italie n'est sauvée que parce qu'elle est gouvernée par des hommes de quarante ans. Doutes-tu maintenant de ce que tu peux? Et voici réalisées, sans heurt, sans difficulté, pour le plus grand bien de tous, ton programme « utopique » jeune français de « Droite », jeune belge de « Droite ».

— Sont-ils plaisants, me dit Mussolini, ces messieurs du Congrès libéral qui s'achève aujourd'hui. Ils me jettent l'anathème. Il paraît que je brime leur liberté! Faudra-t-il qu'un de ces jours je dise au peuple entier les méfaits, les folies du libéralisme, son idéal malfaisant, parce que périmé, retardataire?

Ah! les mots réconfortants! C'est sous le signe du progrès que le *Duce* mène son action. Il a réduit à néant dans son pays le socialisme, utile peut-être comme ferment dans l'Europe de 1880 : La Religion Démocratique, le Suffrage Universel, les vieux mythes d'il y a cinquante ans! Se peut-il qu'aient la vie plus dure, à cause de la respectabilité bourgeoise des personnages qui les incarnent, les « idées avancées » de 1830?

— Notez que le libéralisme fut utile dans sa jeunesse. Il fut nécessaire en son temps. Il répondait à un besoin d'alors. Il a servi en partie à faire l'unité italienne. Le romantisme y a bien servi aussi. Saluons-le dans l'histoire! Mais ces messieurs s'abusent s'ils croient encore tromper la foule avec leurs formules creuses.

Mussolini parle avec un feu très calme, sans aucune violence, sans emphase ni effort, simple et spontané. Il ne « pose » pas. Son sourire qui est très doux, ne fait qu'ajouter à sa force. Les lignes de son visage sont nettes sans être dures. Quand il parle, ses muscles jouent avec une précision souple. C'est bien l'homme sobre de mots, sobre de gestes, de son dernier discours au peuple romain qui débuta par le bref éloge du silence :

« Je l'ai rêvée, cette génération d'hommes d'action silencieux. Je l'ai voulue, en réduisant mon style, en abolissant tout ce qui était décoration, ornement inutile, en annulant tous les débris du seizième siècle, tout le bavardage vain, nécessaire peut-être quand les Italiens se réunissaient pour discuter quels étaient ceux des immortels principes qui étaient tombés en pourriture et quels étaient ceux qui ne l'étaient pas encore ».

— C'est parce qu'ils se sont empêtrés dans leurs doctrines — qui sont vides —, dans leurs discours — qui sont impuissance — parce qu'ils n'ont pas été de leur temps que les libéraux ont fait ou laissé faire tant de mal. Ils ont laissé passer toutes les occasions de faire l'Italie grande et forte. Ils ont pu avoir la place qu'a prise l'Angleterre en Égypte; ils l'ont refusée. Ils ont pu avoir l'Albanie, ils ne l'ont pas eue; ils ont pu avoir la Dalmatie, ils l'ont abandonnée. Ils ont valu au pays toutes les défaites diplomatiques. Ils l'ont conduit et enfoncé dans le désordre qui a précédé la marche sur Rome.

Celui-ci ne s'empêtre pas dans une doctrine. Il n'est pas parti d'un livre ou d'un programme. Il est l'homme d'action, le « sublime opportuniste » qui sent ce dont son pays a besoin et qui peut le donner à son pays, parce qu'il est le chef, et qu'il a su se faire obéir.

— Ai-je bien fait d'en finir avec le régime parlementariste? Le parlement est là pour contrôler les actes du pouvoir exécutif, mais celui-ci doit avoir toute la responsabilité, toute l'action. Pour rétablir ici l'ordre matériel et moral, pour équiper l'Italie à la moderne, j'ai pris quatorze cents décrets en quatre ans. Combien l'ancien parlement eut-il pu faire de lois pendant ce temps? Quatorze?...?

— Et elles eussent été mauvaises.

— Certaines eussent été impossibles. Voyez-vous les Chambres appelées à discuter sur la diminution — qui fut nécessaire — du nombre des salariés de l'Etat, sur l'adaptation des traitements à la

(1) La fin de cette étude paraîtra dans notre prochain numéro.

baisse du change! Chaque député eût voulu donner son avis en faveur d'une catégorie de fonctionnaires. C'eût été la ruée des revendications particulières, des récriminations, des intérêts locaux les plus ridicules. Vous imaginez ce spectacle!

— Je ne l'imagine pas. Je l'ai eu sous les yeux pendant des mois, dans mon pays.

— Il a fallu unifier la justice. Il y avait quatre Cours de cassation. Et naturellement, étant quatre, elles disaient le Droit dans des sens divers. Est-ce compatible avec la notion du Droit national, avec l'ordre moral même, avec l'unité du pays? J'ai réuni les présidents de ces Cours, je leur ai demandé leur avis. Je le connaissais d'avance, mais je savais aussi qu'ils me donneraient raison. Il n'y a plus désormais qu'une justice en Italie. Combien de temps le parlementarisme eût-il mis à réaliser cette simple réforme? Et le progrès matériel lui-même, eût-il été capable de l'assurer?...

J'ai parcouru avant hier l'une des premières autostrades. J'y pense à ce mot de progrès matériel car celui-ci, avec l'extraordinaire équipement électrique du pays par la houille blanche, est le plus tangible des perfectionnements de la péninsule. Le « président » y pense aussi. Le voici levé, cherchant sur son bureau un épais dossier, celui des routes automobiles.

— Ce matin est inaugurée « l'Autostrade » de Bergame-Milan. D'autres sont entamées, ordonnées. L'étude de l'ensemble s'achève, systématique. D'ici peu de temps l'Italie sera couverte d'un réseau complet de routes spéciales, sans obstacles, où l'on pourra pratiquement voyager aux plus grandes vitesses. Quand le pouvoir est libre et fort, il peut voir grand, et faire vite...

Le *Duce* reprend alors sa louange de l'Exécutif. Chose qui m'étonne d'abord, il exalte la bureaucratie. Mais comment!

— On pouvait peut-être, autrefois, se passer d'une direction ferme. On ne le peut plus. Il faut que chacun se sente gouverné, se sente à sa place, utile et responsable. J'ai rendu à la bureaucratie le sens de l'exécutif. Qu'est-ce qu'un fonctionnaire? Un monsieur qui donne à l'Etat un peu de travail dans un bureau contre un peu d'argent? Point. C'est un soldat dans la hiérarchie de l'action gouvernementale. Il obéit, il commande, il agit, il répond de la mission qui lui est confiée. S'il le comprend, il mérite les mêmes honneurs qu'un soldat, qu'un officier.

Je loue le chef d'avoir extirpé de cette administration la franc-maçonnerie :

— Est-il possible de laisser subsister à côté de la hiérarchie d'Etat une hiérarchie occulte? Que devient la responsabilité, le commandement si, dans l'ombre, le sous-chef de bureau peut commander à son directeur, le capitaine à son colonel? Je ne tolérerai plus les sociétés secrètes. Ici, comme ailleurs, l'intérêt de l'Italie se confond avec celui du catholicisme.

Voici à ce mot qu'apparaît l'aspect spirituel du phénomène fasciste, aussi reconfortant que son aspect matériel. En vérité, ici comme là il ne procède pas d'une doctrine. Il est une merveilleuse adaptation au fait. L'automobile, l'électricité, l'avion sont des réalités vivantes comme la victoire de l'Italie, comme la jeunesse de l'Italie. La Nation pour ne pas périr, pour ne pas retarder, ne peut en méconnaître aucune. Elle ne peut d'autre part, comme au temps des idéologies contre nature, qui semblèrent modernes à nos pères et à nos grands-pères, négliger ou combattre les forces traditionnelles ou morales qui constituent, elles aussi, des réalités bienfaisantes. C'est d'instinct qu'un Mussolini est le défenseur de la religion. Il tient compte, comme des autres, des faits invisibles. On pourrait définir le fascisme un *réajustement des institutions aux nécessités modernes et aux vérités permanentes*. Il est nature et il est progrès.

* * *

L'œuvre individualiste de la Révolution Française fut contre nature. Il n'y eut plus pour elle que des individus et des Etats : le socialisme de Karl Marx le fut plus encore : car la structure sociale où il prétendit replacer les individus, fut une machine artificielle et monstrueuse. Diviser la société humaine en couches horizontales et universelles — corollaires : lutte des classes, internationalisme — c'était détruire follement sa structure verticale naturelle : la famille, la corporation, la cité, la région, la Nation. Mais combien plus insensés, dans leur dévouement même, furent ceux qui pour préserver l'ouvrier du syndicat socialiste, et abandonnant la direction corporative autrement plus « avancée » et plus avantageuse au travailleur, se contentèrent de construire à côté un syndicat de même forme et architecture. Quel étonnement le jour où ils voient tout naturellement ces syndicats juxtaposés, et bâtis selon la même pente « couler l'un dans l'autre », où ils s'aperçoivent pour quelle idéologie monstrueuse ils ont, avec la meilleure intention du monde, travaillé.

Comment réagir? Comment revenir à la vérité? Comment réorganiser le monde du travail? Nous avons souhaité l'union des syndicats d'ouvriers, d'intellectuels et de patrons de chaque activité sociale en de grands groupes corporatifs capables de se diriger eux-mêmes, selon les intérêts communs de leurs membres. Nous avons demandé que, déchargeant les parlements de mille sujets pour lesquels ils sont particulièrement incompétents, les conseils de ces corporations — ou de ces corporations groupées — conseils du commerce, de l'industrie, de l'agriculture, des professions libérales, aient, pour leurs intérêts particuliers — réglementation des heures de travail, etc., — une délégation du pouvoir législatif. Ainsi liions-nous la réforme sociale à la réforme parlementaire. J'ai bien vu hier qu'un Edmondo Rossoni n'a pas fait jaillir sa vaste organisation syndicaliste d'une philosophie ou d'une théorie. Il a pensé en agissant. Mais il a commencé par agir. Et s'il ne voit pas où nécessairement il va aboutir, je vois l'aboutissement de son action : il est celui de notre doctrine. Je vois bien aujourd'hui que Mussolini, qui me reparle de ses syndicats fascistes — 1 million 700,000 membres — n'a pas obéi en provoquant la revision constitutionnelle que ses lieutenants préparent à un programme sorti d'un livre ou d'une école. Mais il n'est pas douteux qu'elle consistera surtout en une représentation des intérêts qui corrigera la folle loi du nombre et de l'omnicompétence politicienne.

— On m'accuse chaque jour de toucher à la Constitution, dit-il. Un texte ancien, forcément désuet en plusieurs de ses parties, inspiré par des idées d'un autre temps, m'empêcherait d'agir! La Constitution ne parle pas des avions. M'interdit-elle d'organiser l'armée de l'air? La Constitution ne parle pas des colonies. M'interdit-elle de les gouverner? Je suis un réaliste!

C'est ainsi qu'il construit d'instinct, avec les jeunes hommes qui l'entourent, la Nouvelle Italie. Et pour les autres pays, l'exemple et le modèle du Nouvel Ordre social.

— Pour bien comprendre mon action, il faut méditer les erreurs qui ont précédé l'arrivée du fascisme. J'ai senti, j'ai vu qu'il fallait en finir définitivement avec l'Etat libéral, qu'il fallait se décider à dépasser ce stade. Un autre pays au monde a fait dans le même but un effort violent. Mais avec d'autres méthodes et dans un autre sens...

Pour les peuples qui ne savent pas se sauver comme celui-ci par la vérité, dans l'action, le libéralisme, en effet, engendre le socialisme dont la folie asiatique de Moscou est le terme logique,

Nulla part où ne voit comme ici cette éclatante évidence.

* * *

Au fond, ce qui s'affronte en ce moment dans tous les domaines, ce sont ces deux conceptions du monde, l'horizontale, la verticale

— celle des classes sociales et celle des intérêts sociaux, celle de l'individu, et celle de la continuité familiale, celle du nombre et celle de l'élite, celle de l'internationalisme et celle des nations fortes, celle de l'égalité et celle du progrès, celle du nihilisme et celle de la paix romaine. Celle du matérialisme mortel et celle de l'espoir divin. L'Occident se figure debout, l'Asie couchée.

Certes, la rénovation de l'Italie n'est pas encore parfaite. Les changements de personnel ne se font pas toujours sans erreurs. Certaines adaptations nécessitent des tatonnements et en nécessiteront encore. Si les qualités nationales sont magnifiquement exaltées, certains défauts nationaux ne sont pas encore tout à fait extirpés. Il y a dans le sillage du mouvement fasciste, quelques bouillonnements dans l'eau, troublée encore. Mais quand on prend une vue d'ensemble et que l'on va au fond des choses, il faut admirer avec quel bonheur l'Italie incarne aujourd'hui, grâce au fascisme, celle de ces deux conceptions qui est conforme à la raison.

J'ai vu en Italie la famille consolidée par le dégrèvement de l'héritage, l'épargne ressuscitée, les finances restaurées par la confiance dans l'ordre public; j'ai vu les meilleurs commander, les autres s'égalant aux meilleurs en leur obéissant — beau sentiment de l'égalité humaine dans la nécessaire hiérarchie; — j'ai vu chacun à sa place, certain d'être utile, fier de sa mission; j'ai vu dans les usines ouvriers et patrons travailler pour leur intérêt commun dans une confiance réciproque et franche, j'ai vu les yeux fiers des anciens combattants levés vers le drapeau, j'ai entendu dans les écoles des enfants nombreux et beaux chanter la gloire de l'Italie. Je n'ai rencontré que chez des intellectuels sans troupes qui sont sur l'Aventin, des mécontents, des aigris. Causant avec les humbles, je n'ai pas saisi un mot contre la Patrie. Nul devant moi n'a formulé un doute sur son avenir, un découragement une lassitude. Pourtant nul n'a nié qu'il y eut encore beaucoup à faire pour terminer la grande œuvre. J'ai vu la poésie honorée, le passé exalté dans la marche vers l'avenir. J'ai vu la religion libre, respectée, reconnue comme la grande force spirituelle. J'étais là quand fut décrétée la fête nationale du septième centenaire de saint François. J'ai admiré la tradition qui incorpore au progrès le plus moderne la pensée de l'ancienne Rome comme ces fragments antiques qu'on retrouve encastrés dans les murs de Monte Citorio. J'ai vu dans l'air bleu les avions précis, sur la route les autos rapides, merveilles de l'industrie la plus neuve du monde. Et sur la mer la grande flotte, et sur la terre la jeune armée prête à défendre cette richesse, cette civilisation, cet esprit, ces espérances. Oui, oui, dans l'Occident, avant les autres peuples, l'Italie est debout!

* * *

Je suis ici dans un des plus beaux palais historiques de Rome. Dans les salles que j'ai visitées, j'ai salué les tableaux vénérables, les meubles précieux, les souvenirs des siècles passés et du dernier, les Renaissances et les Modernes, le doge Morosini et Cavour. Mussolini qui a tout bousculé n'a pas bousculé l'Histoire. Il n'a renié aucune des gloires de son pays. Il les utilise toutes, se réclame de toutes. Il ne permet que soit négligé par la foule aucun motif de fierté nationale, ni ceux d'hier, ni ceux d'aujourd'hui. Sur le trottoir du Corso j'entends, par la fenêtre, les crieurs de journaux annoncer le triomphe du coureur Ascari au circuit de Spa...

J'écoute... Et le relèvement de Rhodes par un sous-secrétaire d'Etat, de la cathédrale des Chevaliers de Saint-Jean...

Je m'interromps dans mon discours. Je viens, sur ses questions de décrire au *Duce*, avec tout mon patriotisme, l'état de mon pays. Je lui ai dit son angoisse devant le relèvement menaçant de l'Allemagne, sa tristesse d'avoir vu échouer provisoirement la cause de l'indépendance rhénane, son regret d'avoir été méconnu par une partie de l'Europe dans sa politique de la Ruhr, sa crainte de

ne pas voir assez vite se former l'Alliance latine, sans laquelle rien, à mon sens, n'est assuré, ni son ordre intérieur, ni sa sécurité extérieure. Mussolini qui m'avait fait au début de notre entretien tout un tableau, très franc, très vaste, de l'Italie, a pris aussitôt une attitude d'intérêt, de réserve. Il écoute attentif, il ne parle plus. Quel ministre des Affaires étrangères est devenu ce « chef de bande »! Au surplus, l'énigme de ses desseins ne fait-elle pas partie de sa méthode diplomatique? Je le regarde à ce cri de *Rhodes* qui monte de la rue. A-t-il tressailli? Je ne le crois pas. Mais il n'est pas douteux que ce mot doit le toucher en pleine fierté. « Ayez confiance! m'a dit Corradini hier, nous n'avons pas peur de l'Asie, elle n'est pas redoutable, nous montons la garde à son seuil. » Et le grand théoricien du nationalisme m'a longuement parlé de la signification de Rhodes...

Mussolini, lui, ne dit rien quand je lui parle du grand problème qui nous domine, celui de l'Europe et de l'Asie, ce problème qu'on sent ici si vivant, si actuel qu'il touche presque à la politique intérieure. Je sais qu'avec son sens admirable des possibilités, le *Duce* achève en ce moment la négociation avec le gouvernement de Belgrade d'une série d'accords qui sont un modèle de sagesse, de modération, d'esprit pratique. Je songe à mon émouvant voyage de ces derniers jours sur les côtes où régna Venise, et où le sentiment italien est si douloureux, si impatient, si tragique. Et les impressions que j'ai rapportées se condensent ici, se coordonnent, se précisent, trouvent, sans que j'aie à l'exprimer, leur synthèse. Le lieu où je suis n'est pas seulement le nœud du passé et de l'avenir, il est au centre du débat entre l'Orient et l'Occident.

La vocation de l'Italie n'est pas douteuse. Pièce essentielle de l'Occident, c'est à l'Est qu'un devoir l'appelle. Le wilsonisme a voulu lui en fermer les portes. Pourquoi? Manque d'affection pour l'Italie? Motifs financiers? Combinaisons de marchands comme l'ont dit un peu partout les pessimistes? Point du tout. Idéologie. Transposition dans le domaine international du préjugé démocratique. En refusant à l'Italie — libérale alors et qui s'est laissé faire — la maîtrise de l'Adriatique, la Dalmatie du pacte de Londres, les Puissances n'ont pas songé qu'elles mettaient l'Occident en péril, que, laissant submerger les postes avancés de la civilisation supérieure, elles fermaient à celle-ci les portes des Balkans. Pour les théoriciens, les civilisations aussi sont égales!

Qu'est-il advenu? C'est que rajeunie, bien portante, magnifique de force et de vigueur, épuisée à la moderne comme un beau champion, prête au rayonnement pacifique et à la croisade idéale, débordante d'hommes et d'énergie, prête à toutes les nobles luttes, digne des plus grands espoirs, l'Italie ne peut servir comme elle le pourrait la cause de l'Europe devant l'Asie — et que, par une conséquence logique, ne pouvant aller de l'avant, elle ne laisse pas d'inquiéter ceux qui devraient être ses compagnons d'alliance. Elle n'a pas voulu comprendre le Rhin, la Ruhr. Mais avions-nous compris le problème Adriatique? On lui prête des ambitions dans la Méditerranée centrale. Pourquoi l'a-t-on arrêtée dans la direction opposée? N'est-ce pas l'impatience de l'Italie, l'énigme de l'Italie qui empêche l'Occident de se faire? La civilisation latine mourra-t-elle de la mésentente secrète des nations latines?

Comment ici ne pas faire un acte de foi? Comment ne pas évoquer tout bas le symbole de ce jeune romain, tout muscle et toute élégance qui, l'autre jour, montant d'une ville italienne de la Côte Dalmate donnée par l'Europe aux Yougoslaves, me conduisait vers l'Est sur des chemins hardis, au rythme égal et rapide de sa « Lancia » 1925, précise et racée comme lui? Image du progrès, de la civilisation, de la jeunesse. Comment aussi ne pas répondre à ce chef du peuple qui me reproche de n'être pas encore monté au Vatican: « J'ai du moins vu un soldat de la chrétienté. »

PIERRE NOTHOMB.

Autour du tombeau de saint François d'Assise

La nuit du 3 au 4 octobre 1226, se passa en prières à Santa-Maria degli Angeli. Des chants montaient continuellement vers le ciel, mais qui n'avaient rien de funèbre : les frères célébraient la naissance à la gloire éternelle de leur maître bien-aimé ; la chapelle, la cabane où reposait la relique sacrée, étincelaient de lumières ; et toute la campagne était sillonnée par les torches des habitants d'Assise et des bourgades voisines qui se hâtaient vers la Portioncule. Le sommeil en fut oublié... Nul ne songeait qu'à François!

Au matin, le clergé descendit prendre le corps ; c'était maintenant une immense multitude qui se pressait dans la plaine. Le cortège se mit en marche au son des trompettes ; les assistants tenaient à la main des rameaux d'olivier ou des branches d'autres arbres ; des cierges, en longues files, se mêlaient aux feuillages ; les hymnes alternaient avec les chants de louanges : qui donc aurait songé à des obsèques ? Une pompe triomphale entourait la mort de celui qui avait vécu, de sa volonté pleine, dans l'abaissement le plus complet.

La foule ne prit point, vers Assise, la route directe ; un ordre avait été donné d'obliquer vers l'est. San Damiano ! Claire était là, avec ses moniales, âmes frémissantes de tendresse, qui attendaient la visite suprême de leur père. Cette visite leur avait été annoncée par François mourant. Car il avait fait répondre à sainte Claire qui lui avait envoyé un messenger, chargé de lui demander la permission d'aller le voir : « Va dire à sœur Claire qu'elle mette de côté toute tristesse ! En ce moment, il est impossible qu'elle vienne ici ; mais dis-lui qu'elle peut être assurée qu'elle-même, ainsi que les autres sœurs, me reverront avant leur mort, et qu'elles s'en trouveront grandement réconfortées. » Et voici que ces paroles allaient se réaliser : le cortège s'arrêta donc devant San Damiano, et les restes mortels de saint François furent portés dans l'église ; la petite fenêtre par laquelle les sœurs communiaient fut ouverte, le couvercle de la bière soulevé, et le corps tendu sur les bras des frères...

La scène fut déchirante : les moniales éclataient en sanglots et appelaient le Saint à grands cris : « Père, père, qu'allons-nous devenir ? Pourquoi nous abandonner, misérables que nous sommes ? A qui nous laisses-tu, dans notre désolation ?... » Et elles jetaient encore bien d'autres gémissements et d'autres appels éplorés ; l'émotion envahissait la foule, de voir, dit Thomas de Celano, « les anges de la paix verser des larmes amères. »

Le cortège reparti, pendant que San Damiano retentissait de lamentations sans fin ; cette fois, il rentra à Assise, par cette même Porta Nuova, si proche de la maison paternelle, qu'avait franchie le jeune convalescent, ce jour où, pour la première fois, il avait entendu l'appel de Dieu.

Le corps fut déposé dans l'église San Giorgio, à l'intérieur de la clôture du couvent actuel de Santa Chiara. Il devait y demeurer quatre ans.

* * *

Mais l'idée devait venir vite de donner à cet insigne relique une sépulture majestueuse, et en rapport avec la vénération que les Assisiates témoignaient à leur illustre compatriote, en rapport aussi avec la puissance de l'Ordre nouveau.

Comment saint François vivant eût accueilli une telle idée s'il avait pu la connaître, ceci est une tout autre question ; et la réponse n'est point difficile à deviner. Cette réponse, à dire vrai, fut même donnée, et sans nuances, par frère Léon qui brisa un tronc destiné à recevoir les aumônes nécessaires à l'édification de la basilique.

La première pierre fut posée solennellement par le pape Grégoire IX, qui avait été l'ami et le protecteur de saint François, le 17 juin 1228, c'est-à-dire moins de deux années après sa mort. Le terrain avait été donné, quelques mois plus tôt, par un citoyen d'Assise Simon Puzarelli, sur une colline, située à l'extrémité occidentale de la ville, hors de l'enceinte, et que l'on appelait la « colline de l'Enfer » : ce nom fut changé plus tard, et devint « colline du Paradis ». Celui qui recevait ce terrain, *pro Domino*

Gregorio papa nono, était le vicaire général de l'Ordre, l'un des hommes sur lesquels ont été portés les jugements les plus contradictoires et dont la carrière agitée a donné lieu aux plus retentissantes polémiques : frère Elie de Cortone. L'acte de frère Léon était un blâme, dirigé contre lui personnellement. Et frère Elie montra aussitôt, et brutalement, qu'il avait compris.

Le 22 avril 1230, l'église inférieure devait être à peu près terminée ; car elle était élevée par Grégoire IX à la dignité de *Caput et Mater* de l'Ordre franciscain tout entier. Et quelques jours plus tard, au mois de mai, le corps de saint François y était solennellement transféré : « Un certain samedi, écrit un ancien biographe du saint, le huitième jour des calendes de juin (25 mai), les restes vénérés furent transportés dans l'église, construite en dehors des murs de la ville, et la cérémonie eut lieu avec tant de pompe qu'il serait impossible de la décrire en quelques paroles ; et si grande fut l'affluence du peuple qui s'était rassemblé pour cette fête de la translation, que la ville ne suffit point à contenir les pèlerins, et que ceux-ci durent camper dans les champs d'alentour, par groupes, comme des troupeaux ».

Que l'affluence ait été énorme, cela n'est point douteux ; mais que le transfert de la relique sacrée ait eu lieu avec la grandiose et toute paisible solennité, que relate cette description, c'est une tout autre affaire. Ce qui s'est passé en réalité est demeuré assez mystérieux. Il est extrêmement vraisemblable qu'au moment où le ministre général de l'Ordre, Jean Parenti, voulut opérer la translation solennelle, celle-ci avait été déjà faite secrètement ; et il ne trouva plus le corps du Saint. D'où un formidable tumulte parmi cette foule immense, qui se pressait de toutes parts pour voir et pour vénérer la dépouille précieuse. D'où aussi une plainte portée au pape. Et la réponse de Grégoire IX, donnée par une bulle du 16 juin de la même année, quelques jours seulement plus tard, est un des documents qui nous permettent, — combiné avec d'autres sources, — d'entrevoir la vérité : frère Elie, d'accord avec les magistrats d'Assise et les Mineurs du nouveau couvent, avait fait faire secrètement le transfert du corps, quelques jours avant la date fixée pour la cérémonie... A des motifs de quel ordre avait-il obéi ? On ne peut répondre à cette question que par des hypothèses.

Le secret du lieu où les restes de saint François reposaient exactement ne tarda pas à se perdre. Et la légende fleurit bientôt autour de ce mystère. On disait que le corps était enterré debout et qu'il demeurait incorrompu, les yeux levés vers le ciel.

Un très curieux document, publié par les savants Franciscains du collège Saint-Bonaventure de Quaracchi, prouve qu'un demi-siècle environ après la mort du Saint, la tradition était fermement établie à Assise que le corps était conservé tout entier dans l'église. Certains religieux, des Mineurs sans doute, n'avaient-ils pas osé affirmer, dans la province d'Autriche, qu'ils possédaient une partie d'un doigt de saint François. Quelle énergique protestation de la part des magistrats municipaux ! Ils ne craignent point de laisser entendre que ces religieux, par de tels mensonges, mettent leur âme en grave péril. Et ils déclarent solennellement dans un acte scellé du sceau de la cité d'Assise, *quod de corpore Sancti nostri, videlicet beati Francisci, nihil est diminutum vel ablatum, sed totum salvum et integrum corpus in loco tutissimo et firmissimo Assisi apud Fratres Minores in Christo nobis harrismos in ecclesia ad honorem eius constructa et dedicata sub diligenti custodia et debita reverencia conservatur.*

C'est seulement au début du XIX^e siècle, soit après six cents ans, exactement, dans la nuit du 12 décembre 1818, que fut retrouvé le corps du Poverello, après de longs travaux, commencés dès 1806 par l'un des pionniers de l'histoire franciscaine, le P. Niccolò Papini, interrompus pendant douze ans, et repris, sur l'ordre du ministre général de Bonis, par le P. Bonaventura Zabberoni. A trois heures du matin, cette nuit-là, les fouilles, patiemment conduites sous le pavé de la basilique d'Assise, à une assez grande profondeur, firent découvrir un cercueil de pierre sans couvercle, protégé par une grille, dans lequel se trouvait un squelette complet, ayant tous ses ornements à leur place normale. Voici ce que rapporte un témoin oculaire : « Le cadavre fut vu la première fois dans toute son intégrité ; le corps du Saint était encore au naturel, mais au premier contact de l'air, les mains, appuyées sur l'estomac, s'abaissèrent d'un coup avec tout l'estomac même. » Un dessin extrêmement curieux, aujourd'hui conservé aux archives du couvent d'Assise, montre le tribunal institué par Pie VII pour établir le procès-verbal régulier de l'Invention du corps, et composé d'évêques et du ministre général de Bonis, siégeant

dans l'étroite galerie qui avait été péniblement percée pour accéder au tombeau : plusieurs des membres de ce tribunal sont assis ou accroupis dans la galerie même, où ils ne peuvent se tenir debout, et qui vient déboucher sur le sépulcre ouvert.

Le 5 septembre 1820, Pie VII, par une bulle solennelle, affirmait l'authenticité du corps retrouvé : *Constare de identitate corporis nuper sub ara maxima inferioris Basilicæ Assisientis inventi, illudque revera corpus esse S. Francisci Ordinis Minorum fundatoris*. Et l'année suivante, le Pape faisait frapper, par sa Monnaie, une médaille commémorative de son pontificat, reproduisant une libre interprétation du dessin de Lodovico da Montesanto et portant cette inscription : *S. FRANCISCI SEPVL-CRVM GLORIOSVM. MDCCCXVIII.*

* * *

C'est à ce moment que fut édiflée, par l'architecte romain, Pasquale Belli, la crypte actuelle en croix grecque, de style néo-classique, au centre de laquelle se dresse la masse de pierre brute qui garde le corps de saint François. Cette crypte, flanquée de colonnes doriques, est ornée de quelques bas-reliefs et des statues de Pie VII et de Pie IX.

Il est extrêmement curieux de lire ici la description de Taine : « La plus basse église est une crypte noire comme une tombe, on y descend avec des torches; les pèlerins se retiennent aux murs suintants et tâtonnent pour toucher la grille. Là est la tombe dans un pâle jour éteint semblable à celui des limbes. Quelques lampes de cuivre, presque sans lumière, y brûlent éternellement, comme des étoiles perdues dans une profondeur morte. La fumée monte en rampant sur les voûtes, et l'épaisse odeur des cierges se mêle à l'odeur de cave. Le gardien avive sa torche, et ce flamboiement subit dans la noirceur horrible, au-dessus des os d'un mort, est une sorte de vision de Dante. C'est ici la fosse mystique d'un saint qui, du milieu de la pourriture et des vers, vit dans son cachot de terre gluante entrer le rayonnement surnaturel du Sauveur. »

Depuis plus d'un demi-siècle que cette page a été écrite, nous sommes devenus terriblement irrespectueux; le morceau nous paraît avoir une fâcheuse couleur romantique, au plus mauvais sens que l'on peut attribuer à cette expression; et la dernière phrase nous rend aux oreilles un son un peu désagréable de galimatias, soit dit avec tout le respect que nous devons au génie du philosophe.

Est-ce l'électricité qui nous a changé cela? En tout cas « la noirceur horrible » a disparu, et la « vision de Dante » s'en est allée la rejoindre. La seule impression que nous éprouvons devant ce rigide et solennel décor, dans la lumière brutale, à la sortie de la basilique inférieure, est celle d'une violente rupture d'équilibre et d'harmonie. Mais ceci est de brève durée, et fort négligeable. Que nous importent tout cet or et ce revêtement de marbre? Le lourd bloc de pierre et de maçonnerie, formant une sorte de pilier central, nous attire seul, qui garde le corps de saint François. Ce que nous aurions aimé en somme, c'eût été seulement de retrouver son tombeau dans ce même état où l'avaient fait creuser frère Elie et les magistrats d'Assise, en 1280 : une simple galerie d'accès, taillée à même le roc, nous aurait suffi. De notre cœur seulement et de notre amour pour saint François, l'émotion ici doit jaillir. Tout le reste est négligeable...

On a proposé récemment de transformer cette crypte et de la remplacer par un monument d'un caractère conforme à celui de la basilique inférieure, et qui permettrait, d'ailleurs, de mieux voir le sépulcre et même de le baiser. Que ce pieux et légitime désir des pèlerins puisse être aisément satisfait, on ne saurait qu'y applaudir. Mais que, sous prétexte d'éviter la froideur et le manque d'harmonie, du néo-classique soit remplacé par du néo-gothique, c'est là un projet dont l'utilité n'apparaît peut-être pas du premier coup à tous les esprits. Nous avons, en France, beaucoup plus de raisons que n'en ont les Italiens d'exprimer à l'égard du néo-gothique quelques sentiments de méfiance prudente. Nous avons gagné le droit, et assez chèrement, de ne manifester pour ce « style » qu'un enthousiasme fort modéré. Une ou deux belles réussites ne compensent que trop maigrement les collections de poncifs, ternes et d'une banalité lamentable, dont cette mode funeste nous a dotés. Remplacer du néo-classique, parce qu'il est « froid », par du néo-gothique, nous semble d'une belle audace : audace d'autant plus grande que les pèlerins pourront se targuer d'avoir sous les yeux un terme implacable de comparaison. Et il faut admirer la magnifique confiance de l'architecte qui ne craindra point d'affronter, pour son autel, ses

lampes, ses balustrades et l'ensemble de son décor, le redoutable voisinage de la basilique inférieure d'Assise. Le monument de Pasquale Belli a tout au moins la mérite d'une sorte de sincérité historique : il a été construit dans le style en honneur à l'époque où le corps de saint François a été retrouvé; il nous rappelle la date et les circonstances de l'invention de ses restes sacrés. La crypte pseudo-gothique, dont on nous menace, n'aurait même pas ce mérite, et, historiquement, ne répondrait à rien. On ne peut souhaiter à ce projet de transformation qu'un seul succès : un enterrement définitif dans les cartons de ses auteurs...

Le véritable tombeau de saint François d'Assise n'est pas la chapelle souterraine construite au début du XIX^e siècle, mais la double basilique édiflée aussitôt après sa mort. Le maître-autel de l'église inférieure est exactement situé au-dessus du corps du Poverello. A ceux qui ne peuvent prier que sur de la beauté, qu'il nous soit permis de suggérer l'idée d'aller s'agenouiller à cet endroit : la leçon de saint François d'Assise y est donnée par Giotto...

Après le coup d'éclat de frère Elie et des magistrats d'Assise, faisant enlever, en 1230, le corps du Saint, les travaux furent probablement interrompus. Mais on les reprit deux ans plus tard. La basilique supérieure fut alors élevée sans interruption. En 1236, la construction était assez avancée pour qu'il fût possible de commencer à s'occuper du décor. Un crucifix, qui a été déplacé en 1623 et qui a malheureusement disparu, fut peint alors par Giunta de Pise; il portait cette inscription : *Frater Helias fieri fecit. Jesu Christe pie misere precantibus Heliae. Iunta Pisanus me pinxit. Anno Domini 1236. Ind. IX.*

Les cloches furent fondues en 1239, ce qui indique que le campanile était terminé. Il y en eut cinq, dont le carillon ravissait fra Salimbene. Les inscriptions de deux d'entre elles nous ont été conservées. L'une disait : *A. D. 1239, Fr. Helias fecit fieri, Bartholomaeus Pisanus me fecit cum Lotharingo filio ejus. Ora pro nobis, Beate Francisca. Ave Maria, gratia plena. Alleluia!* Et l'autre : *Anno Domini 1239. Papae Gregorii tempora Noni Caesaris ac potentissimi Frederici. O Francisce pie fratri studio sed Haliae. Christus regnat, Christus vincit, Christus imperat. Mentem sanctam, spontaneam, honorem Deo et patriae liberationem, quum jii campana quae dicitur italiana, Bartholomaeus Pisanus fecit cum Lotharingo filio ejus. Ave Maria, gratia plena, Dominus tecum, benedicta tu in mulieribus, et benedictus fructus ventris tui.*

Les deux églises ne furent consacrées qu'en 1253, par le pape Innocent IV, qui, la même année, adressa à Philippe de Campello, *magister et praepositus operae sancti Francisci*, la fameuse bulle du 10 juillet, par laquelle il l'autorisait à recevoir des aumônes pour l'achèvement des travaux, c'est-à-dire de la décoration. Cette bulle est un des documents sur lesquels on a le plus discuté.

Le couvent était construit dans le même temps. L'un des premiers compagnons de saint François, le frère Egide, témoigna, devant ce bel édifice qu'on lui faisait visiter, d'une ironique admiration : « Eh bien! dit-il aux frères qui le conduisaient voilà qu'il ne nous manque plus que des femmes. » Et il leur expliqua que puisqu'ils ne tenaient pas leur vœu de pauvreté, on ne voyait pas pour quelle raison ils seraient plus fidèles à la chasteté : elles étaient loin, en effet, les misérables cabanes de Rivo-torto et de la Portioncule, et la petite église de Santa-Maria degli Angeli!

* * *

A partir du commencement du XIV^e siècle, la basilique inférieure fut modifiée par l'adjonction des chapelles latérales, dues à la piété de grands personnages qui voulaient reposer près de saint François. Les murs de la nef furent alors percés, et des fresques extrêmement précieuses furent mutilées. Le transept oriental, par lequel on pénètre aujourd'hui dans l'église, fut construit à la même époque : la chapelle Sainte-Catherine qui le termine, et qui est située juste en face de la porte, date environ de 1367. Le gros œuvre est à ce moment terminé; les changements postérieurs ne concerneront que des détails d'une importance secondaire. En somme, le plan de l'architecte primitif peut être très facilement retrouvé : intact à la basilique supérieure, il n'a subi, dans l'église du bas, que des transformations fort simples et qui se révèlent au premier examen.

Et voici que se pose, au sujet de cet architecte, le premier de toute une série de problèmes parfaitement insolubles, liés à l'histoire de San Francesco, et sur lesquels les critiques nous offrent, avec une périodicité régulière, le fruit de leurs recherches et de leurs méditations....

Son nom? Son nom, on ne le sait pas; et sauf découverte — d'ailleurs toujours possible — d'un document nouveau, nous en serons réduits à continuer à bâtir quelques petites conjectures sur des fondements sans aucune consistance.

Giorgio Vasari nous a raconté, à propos de la construction de la basilique d'Assise, une de ces historiettes, d'ailleurs presque toujours agréables à lire, dont il a le secret. Les frères étaient en quête d'un architecte et n'en trouvaient pas en Italie qui leur parût capable de mener à bien le projet qu'ils rêvaient, car ce projet était grandiose et la configuration du terrain augmentait beaucoup les difficultés de l'exécution. Là-dessus, on fit venir à Assise un Allemand, un certain Jacopo ou Lapo, le meilleur architecte qu'on ait pu trouver. Il étudia le terrain, prit connaissance des désirs des frères qui avaient tenu à cette occasion un chapitre spécial, et traça un très beau plan comportant trois constructions dont une souterraine. Ce plan fut exécuté en quatre ans, grâce au génie de Jacopo et au zèle de frère Elie. Le corps du Saint se trouve dans la plus basse des trois églises, dont les portes sont murées et où personne ne peut entrer.

Ce Jacopo, architecte génial des basiliques d'Assise, après avoir connu de longs siècles de gloire, a subi un triste sort : il s'est effondré dans le néant, d'où l'aurait fait surgir la fantaisie ingénieuse de Giorgio Vasari qui, ayant à expliquer l'origine de monuments gothiques, avait jugé bon de faire appel à un Allemand. Personne n'admet plus guère aujourd'hui l'existence de ce Jacopo.

Fra Philippe de Campello possède des titres plus sérieux et trouve encore des défenseurs. La bulle d'Innocent IV le nomme « maître de l'œuvre ». Cette expression avait d'abord été traduite par architecte; mais on ne lui donne plus que le sens d'économiste ou d'administrateur. Une autre bulle de Clément IV, postérieure seulement de quelques années, cite d'autres « maîtres et préposés à l'œuvre », qui ne sont certainement pas des architectes : le Pape s'adresse uniquement à eux pour leur accorder une dispense leur permettant de recueillir de l'argent. Paul Luprandi, cité lui aussi, n'aurait été qu'un aide de Philippe de Campello. Enfin, le dernier venu, Fra Jean de Penna, qui construisit un aqueduc à Sassovivo apparaît trop tard dans l'histoire des basiliques, pour qu'il soit possible de lui attribuer avec certitude les plans primitifs. Et puis, on discute même sur le sens exact du document où il est nommé! Les avant-dernières conclusions de la critique, représentées par le P. Beda Kleinschmidt, sont infiniment modes : l'architecte de la basilique supérieure serait un maître anonyme, appartenant probablement à l'Ordre des Mineurs, et qui se serait en tout cas formé en France, où il aurait étudié l'art gothique dans les provinces de l'Est et surtout en Bourgogne. Quant à l'architecte de la basilique inférieure, ce serait un autre maître, anonyme, lui aussi. Mineur peut-être, combien vraisemblablement, et qui ne serait pas sorti d'Italie.

Mais, ajoute le savant religieux, « l'architecte intellectuel de l'œuvre fut certainement frère Elie, sans qui l'on ne faisait rien et qui abandonnait seulement aux autres l'exécution technique de ses propres idées, conduisant l'achèvement de son édifice avec une indomptable énergie et sans se préoccuper des usages. »

L'illustre historien de Saint François d'Assise, Paul Sabatier, est au fond du même avis et revendique pour Elie l'honneur d'avoir été le réel maître de l'œuvre : « En regardant ces deux églises superposées et ce couvent, en les considérant dans l'ensemble et dans le détail, la première impression qu'on ressent, c'est que le Moyen Age ne nous a peut-être pas laissé d'autre œuvre d'une si belle unité. L'harmonie de l'ensemble est telle que les restaurations et les additions de six siècles n'ont pas réussi à la troubler. Je ne connais pas d'autre monument du Moyen Age qui ait été exécuté avec une pareille sûreté, sans hésitation ni défaillance. On a dit que c'était une église gothique dont le plan avait été conçu par un Allemand, mais où trouverait-on dans les pays du Nord une église aussi considérable dont le plan primitif ait été exactement suivi, où l'artiste n'ait pas succombé à la tentation d'agrandir ou d'embellir son œuvre? Elie a été sûrement le véritable architecte. »

Et ceci semble, en effet, confirmé par une tradition d'origine franciscaine, dont nous trouvons un écho au XV^e siècle, c'est-à-dire avant Giorgio Vasari, chez le chroniqueur Fra Mariano de Florence, qui écrit : « *Elias de Corthona Frater Minor, in ipsa arte (l'architecture) famosus, mirabilem ecclesiam cum conventu Sancti Francisci de Assisi et de Corthona extruxit, ac arces plurimas et fortissima per regnum Siciliae...* »

Toutefois, il serait prudent de ne pas prendre ce texte à la

lettre et de ne pas tirer de trop rigides conclusions de cette prétendue célébrité de frère Elie dans l'art de l'architecture. Qu'il ait conçu l'œuvre tout entière, dans son ensemble qui nous paraît d'une si merveilleuse unité; qu'il ait fait dresser les plans sous sa direction; qu'il les ait contrôlés dans leurs moindres détails; qu'il ait enfin surveillé l'exécution et qu'aucun travail matériel n'ait pu être entrepris qui ne lui ait été soumis d'abord et n'ait reçu son approbation; voilà ce que nous pouvons admettre, non pas sans doute en nous targuant d'avoir atteint une certitude absolue, mais avec une suffisante probabilité.

La question technique, proprement dite, n'est point cependant résolue; et il se posait, à Assise surtout, étant donnée la disposition du terrain, — une colline s'abaissant à pic sur la plaine, — des problèmes de résistance qu'un homme du métier pouvait seul résoudre : ceci est essentiellement une affaire de voûtes.

Le P. Beda Kleinschmidt a, comme on l'a vu, dédoublé le maître de l'œuvre anonyme, travaillant sous la direction du Frère Elie. Le savant historien considère comme impossible d'accepter pour les deux églises le même architecte, tant sont importantes, tant sont essentielles les différences qui existent entre l'un et l'autre édifices.

Or, voici que tout récemment une nouvelle théorie a été présentée par un des plus illustres historiens d'art d'Italie, M. I.-B. Supino. Dans une splendide monographie consacrée à la basilique d'Assise, il a fait remarquer qu'*au-dessus* des voûtes de l'église supérieure, on apercevait des arcs transversaux semblables à ceux de l'église basse. Il en a conclu qu'un tel système de couverture était fait pour être vu, et que, primitivement, il n'existait, dans l'église haute, ni les voûtes gothiques actuelles, ni les faisceaux de colonnettes qui les supportent.

Il y aurait donc eu, dans ce système, une transformation radicale de la basilique supérieure. Et c'est à cette transformation que se rapportaient la bulle de 1253, adressée à Philippe de Campello, et la bulle, de Clément IV, de 1226. Toute l'armature des voûtes de la basilique supérieure serait un revêtement de cette époque!

Si cette théorie correspond à la réalité, — et il faut reconnaître que M. I.-B. Supino l'a étayée de minutieuses considérations d'ordre technique, qui ne laissent pas de l'impressionner fortement, mais n'entraînent point une conviction absolue, — que devient cette merveilleuse unité de la basilique d'Assise, célébrée, et avec quel lyrisme! par tous les historiens?

Une conclusion s'imposerait, c'est que l'église que nous voyons aujourd'hui se compose de deux parties distinctes, et que de l'une à l'autre il s'est au moins écoulé un quart de siècle! Et comme frère Elie est mort le 22 avril 1253, et que la bulle à Philippe de Campello est du 10 juillet de la même année, il en résulterait encore que le monument actuel n'est que partiellement son œuvre, et que s'il faut attribuer à quelqu'un le mérite de l'admirable opposition qui existe entre l'église basse et l'église haute, c'est tout simplement à l'architecte de 1253...

Mais, comme j'étais à Assise au mois d'avril dernier, un des Pères, gardiens de la basilique, m'annonça qu'un autre érudit travaillait patiemment à une nouvelle monographie du monument, qui laisserait derrière elle toutes les études passées, y compris celle de M. I.-B. Supino! Et mon incorrigible scepticisme, en pareille matière, en éprouva une joie mauvaise...

Peut-être est-il prudent de se garder encore de conclusions qui seraient hâtives, et de penser que la basilique d'Assise n'a pas livré tous ses secrets. Si, d'ailleurs, de l'étude de l'architecture on passe à celle des fresques, la confusion augmente, des opinions contradictoires s'affrontent, et elles nous arrivent armées de l'autorité des plus célèbres critiques...

Au tombeau de saint François, des milliers et des milliers de pèlerins se pressent cette année à l'occasion du Jubilé, des milliers et des milliers de pèlerins se presseront l'année prochaine à l'occasion du septième centenaire de la mort du Saint (4 octobre 1226). Bien peu, certainement, parmi eux se douteront des inextricables problèmes que pose aux savants l'histoire de la double basilique : mais il n'est heureusement pas nécessaire d'avoir compulsé une bibliographie, de dimensions décourageantes, pour goûter l'harmonie d'un des monuments les plus voisins de la perfection qui soient au monde, pas plus qu'il n'est nécessaire d'avoir pâli sur « les sources » de la vie de saint François et sur l'authenticité de la *Légende des Trois Compagnons*, pour aimer le divin jongleur d'Assise, chevalier de Madame la Pauvreté...

ALEXANDRE MASSERON.

Propos simiesques

Dayton (Tenn.), le 15 juillet 1925.

CHER MONSIEUR L'ABBÉ,

Me revoici.

La panne d'électricité qui plongea hier soir le village dans les ténèbres et les indigènes dans l'épouvante, a fait place à un soleil imperturbablement implacable.

Aussi Darrow, satisfait de son laïus de la veille, éprouve-t-il une sereine volupté à céder la parole à son copain de gloire, Malone.

Malone, second ténor de la défense, péroré pendant une heure pour établir que non seulement l'accusation devrait prouver que l'instituteur enseigna des théories évolutionnistes, mais aussi, qu'en ce faisant, il contredisait le récit biblique de la Création.

Les jurés ouvrent des yeux comme des assiettes. L'évolution et le procès leur paraissent de plus en plus ténébreux. Derrière ses lunettes bleues, J. Riley, le juré illettré, s'endort.

En dehors de l'enceinte du tribunal, un incident comique défraie la chronique du village.

Hier soir est arrivé de New-York un montreur de singes, avec trois sujets dont un superbe chimpanzé. Il obtint le gîte et le couvert, pour lui et les siens, dans une auberge abritant un révérend clergyman, anti-évolutionniste forcené.

Vous devinez la suite. Le révérend se prétend victime d'une sombre et malicieuse machination. Il exige l'expulsion du singeophile et de ses suivants, et obtient en effet que la petite famille déménage.

Aussi indignement mis sur le pavé, le montreur de singes vient offrir ses animaux à Darrow, afin qu'au cours de ses plaidoiries ce dernier puisse exhiber au tribunal d'authentiques specimens de « l'anneau manquant ».

Le brave homme fut très mari d'apprendre de Darrow qu'il ne pouvait rien faire de ses acolytes, et qu'il n'aurait pas l'occasion de s'en servir pour le triomphe des théories darwiniennes.

Qu'à cela ne tienne.

Il s'installe à un carrefour et produit ses mignons devant la foule qui, à Dayton comme à Bruxelles, est badaude.

— « Venez voir, M'sieurs et Dames, les remarquables specimens de l'anneau manquant... »

Mais voici la silhouette de W.-J. Bryan qui se profile à l'horizon. Immédiatement notre montreur de singes s'aiguille sur des voies plus sûres, et continue sur le ton du parfait anti-évolutionnisme :

— « ... de l'anneau manquant, croyez-vous? Quelle erreur est la vôtre! J'étudie les singes depuis des années, et j'en suis arrivé à la conclusion, fermement assise sur des données scientifiques et expérimentales, que Darwin, s'est trompé. L'homme n'est pas le terme d'une évolution ascendante de l'anthropoïde; au contraire, c'est l'anthropoïde qui est une *dévolution* de l'homme. Celui-ci ne descend pas du singe; mais ce dernier descend de l'homme! »

Ce discours fait sensation. Bryan est ému. Joie, joie, pleurs de joie.

Et la foule de disperse lentement, en commentant les paroles définitives du montreur de singes érudit.

Au surplus, les rangs de cette foule sont singulièrement clairsemés; la chaleur et la longueur du procès ont découragé un grand nombre de curieux.

Le champion du monde de lecture de la Bible, désespérant de trouver à Dayton des aspirants à la communication directe, a levé son camp pour chercher fortune sous des cieus plus inspirants.

Jeudi, 16 juillet.

Audition de témoins.

Ceux de l'accusation.

Un jouvenceau de quatorze ans déclare sous la foi du serment que l'instituteur lui apprit que sur le globe refroidi la vie apparut dans une cellule unique, qui se développa, devint un animal, et atteignit au terme de son évolution sa perfection dans l'homme.

Indignation dans l'auditoire.

Un autre éliacin dépose à son tour. Lui aussi a retenu de l'enseignement de l'instituteur que la vie de l'humanité trouva son origine dans une cellule unique.

Temps de pose.

On termine par la déposition du droguiste, sentencieux et pompier, qui affirme que l'instituteur lui-même lui avoua avoir violé la loi au cours de son enseignement.

Halte horaire.

Témoins de la défense.

Un professeur de zoologie, cinquante-huit ans, membre de plusieurs sociétés savantes, auteur d'ouvrages scientifiques, etc. La défense lui pose une première question : « Qu'est-ce que l'évolution? »

L'accusation pousse des cris de putois et prétend que la question n'est pas pertinente. Les avocats se prennent aux cheveux. Le jury est prié de se retirer pendant la durée de ces discussions, qui échappent à sa compétence.

Lorsque le calme renaît, le professeur de zoologie entreprend d'initier le juge aux mystères de l'évolution. Le juge est un auditeur bienveillant; il hoche la tête comme un âne articulé. Par contre, dans le prétoire, les Daytoniens se rebiffent devant les « monstruosité » froidement exposées par le biologiste. D'aucuns s'en vont en claquant la porte; d'autres fulminent d'entendre pareilles « hérésies ». En entendant émettre par le zoologiste l'hypothèse que l'époque cambrienne pourrait remonter à six cents millions d'années, ce qui reste de l'auditoire médusé est intimement convaincu que le témoin de la défense a reçu un coup de bambou.

Et l'audience s'achève dans l'indignation.

Dimanche, 19 juillet.

J'abrège, car les débats s'allongent, bien que l'issue soit proche et ne fasse de doute pour personne. L'instituteur sera jugé coupable par les paysans, et le peintre d'enseignes le condamnera au paiement d'une amende. W.-J. Bryan exultera.

Darrow ne sera pas étonné. Il ne cache pas son sentiment intime sur la conclusion des débats qui se sont poursuivis avec vivacité hier et avant-hier.

Darrow n'a pu faire triompher son point de vue et faire admettre qu'il faille examiner autre chose que l'infraction matérielle à la « loi Singe ». Il a échoué dans tous les efforts qu'il tenta pour faire discuter et juger cette dernière. Dès lors le sort de son client est clair.

Cela enlèvera du piquant aux débats, à moins qu'un incident imprévu ne vienne corser la fin de ce remarquable procès. Sait-on jamais, dans ce diable de patelin?

Quelqu'un qui regrette que les débats ne soient pas poussés à fond, c'est M. Butler, auteur de la fameuse loi. Il aurait vivement souhaité que le fondement en fût discuté au long et au large par les avocats éminents que l'affaire a rassemblés à Dayton. M. Butler, qui est fermier de son état et reconnaît humblement n'avoir rien étudié de la question de l'évolution avant de déposer sa proposition de loi, se serait fort intéressé à cette discussion ouverte du problème.

Cette controverse lui aurait peut-être appris que l'hypothèse évolutionniste n'est pas en contradiction avec le récit biblique

de la Création. M. Butler, avoue qu'il l'aurait appris avec plaisir, car il aimait énormément s'instruire.

Ne trouvez-vous pas que ce M. Butler est phénoménal?

A-t-on jamais vu un législateur proposant une loi pour le règlement ou la définition de questions qu'il ne connaissait pas? Ce représentant rustique du Tennessee nous change fort de nos députés belges, renommés pour leur compétence, célèbres par leur désintéressement, justement loués pour la scrupuleuse conscience avec laquelle ils pèsent les conséquences de leurs propositions, de leurs amendements et de leurs votes!

Mais voici que je disserte sur des choses de chez nous, oubliant que je suis à Dayton...

Lundi, 20 juillet.

Ce sont les Gaulois, n'est-ce pas, qui ne craignaient qu'une chose : de voir le ciel leur choir sur le crâne.

Le ciel du Tennessee, sous la forme d'un plafond de prétoire, a failli dégringoler sur le juge, les jurés, l'accusé, les avocats et les badauds. Ne vous disais-je pas qu'on peut s'attendre à tout à Dayton-Tennessee?

Or donc un incident violent survenu entre le juge et Darrow venait de se terminer par une cordiale poignée de mains, lorsque des craquements sinistres (c'est la formule d'usage) se firent entendre.

Tous les regards se levèrent avec ensemble. (Ce qui prouve que l'homme est un être foncièrement religieux, et qu'aux instants critiques il se tourne instinctivement vers le ciel).

Une énorme lézarde striait le plafond.

— « Evacuez la salle! » cria le peintre, expert en choses de bâtiment.

Le conseil était superflu. Ce fut un sauve-qui-peut général, suivi d'une dégringolade en règle sur les pelouses attenantes au Temple de Thémis.

Le juge sortit le dernier, ayant probablement lu un jour que le capitaine d'un navire en perdition restait le dernier sur le pont.

Une brave personne qui obstruait la sortie de la salle devant moi, se retourna avec des yeux chavirés pour me confier que décidément la colère de Dieu ne manquait aucune occasion de se manifester depuis les débuts de cette abominable affaire.

Quand tout le monde fut dehors, l'escalier principal du bâtiment geignit à son tour, et le juge décida de continuer la séance sur la pelouse, à l'ombre des érables communaux.

Désormais l'érable de Dayton fera pendant, dans l'Histoire, au chêne de Vincennes.

Assis sur l'herbe tiède, je contemplois pour la première fois le Palais de Justice menaçant ruine. Il n'est vraiment grand et remarquable que par les assises qui s'y déroulent.

C'est un petit édifice assez moche, surmonté d'un risible clocheton. Il végéta dans un délaissement immérité pendant plus de cinquante ans. Mais en vue du Procès, on jugea nécessaire de lui faire un brin de toilette. On fit nettoyer les carreaux, qui virent l'éponge pour la première fois de leur vie. Et sur toute la façade on étendit une couche de badigeon jaunâtre.

« *Save the surface and you save all.* » dit certaine réclame inspirée de l'éthique américaine.

On peinturlura donc la façade de la *Court House*.

Chose étrange, cela n'empêcha pas ses poutres de craquer.

Il faut vraiment qu'un sort ait été jeté sur l'édifice!!!

Mardi, 21 juillet.

Tandis que dans mon imagination défilent les festivités qui marquent dans la bonne ville de Bruxelles le retour de nos fêtes

nationales, je m'engouffre pour la dernière fois dans la salle d'audience, solidement étançonnée depuis ses incartades de la veille.

Nul « excitement », comme je vous le laissais prévoir. La condamnation est certaine.

Le jury aura à répondre à cette unique question : Scopes a-t-il enfreint la loi?

Le jury répondra : oui. Et il aura raison. Scopes ne l'a jamais nié. Il s'en est même vanté. Pourquoi, alors, s'être tant disputé et avoir eu si chaud?

Le juge, *recto tono*, lit la question au jury.

Le jury, à la queue leu-leu et à pas comptés, disparaît derrière une porte qui cache l'endroit mystérieux de ses délibérations.

Quelques minutes s'écoulent.

Voici que le premier juré entrebaille l'huis, suivi du second, du troisième, ainsi jusqu'à douze. A pas comptés et à la queue leu-leu.

Le chef du jury s'avance.

Il paraît impressionné par la solennité de cet instant où culmine d'interminables débats et des controverses passionnées. De ses lèvres va tomber le mot fatidique, expression souveraine de la Justice. Encore faut-il qu'il ne se trompe pas, et qu'au dernier moment un crac intempestif ne brouille pas dans sa mémoire la décision du jury.

« Coupable ». « Pas coupable ». Il s'agit de ne pas mélanger...

Lentement, le chef du jury se campe sur ses robustes jambes. Simple mais digne, il articule distinctement le mot sensationnel qui n'est en l'espèce que le mot attendu : « Coupable ».

Le juge se hâte d'administrer à Scopes cent dollars d'amende.

La farce est jouée.

Je vous laisse le soin d'en tirer la moralité. Mais je trouve que les citoyens du Tennessee (Etats-Unis) sont vraiment les « *most amazing in the world.* »

En hâte respectueusement,

Adolphin PINOCHE.

P. c. c. Ch. du Bus de Warnaffe.

Catholiques Belges

soutenez notre effort

d'apostolat intellectuel

ABONNEZ-VOUS à

La revue catholique
des idées et des faits

Abonnements :

Un an, 25 francs, six mois, 15 francs.

Les idées et les faits

Chronique des Idées

Marie-Madeleine de Pazzi.

Oserais-je dire sans irrévérence que voilà une sainte malchanceuse? Chez nous, elle passe inaperçue, ignorée des personnes pieuses à ce point que son époque même n'est que vaguement entrevue et, à part le fameux « *pali non mori* », la prédication est muette sur la grande mystique florentine du XVI^e siècle. Il a bien paru, en 1913, une biographie intéressante, riche d'anecdotes, due à la plume élégante de la vicomtesse de Beausire-Seysse, je ne sais pourquoi ce livre n'a pas piqué l'attention. Il n'en va pas autrement en France. La gloire de Madeleine, s'y est éclipsée, après avoir rayonné avec tant d'éclat au dix-septième siècle, où quatre éditions de sa vie et de ses révélations se succédèrent rapidement entre 1628 et 1671, indépendamment de nombreuses réimpressions italiennes. Que dis-je? Sa patrie même fut ingrate à sa patronne et il a fallu la commémoration de son troisième centenaire, en 1907, pour réveiller à Florence le culte assoupi de celle que l'antique ferveur entourait de tant d'hommages, à l'époque où elle fut élevée sur les autels.

N'épilignons pas trop sur les causes de cette impopularité et constatons plutôt avec joie que de récentes publications ne manqueraient pas de ramener l'attention générale vers la Sainte et de raviver sa mémoire, parce qu'elles la font connaître enfin dans sa vérité et sous une forme attirante. Je veux parler de l'œuvre de *Maurice et de Madame Vaussard*.

Il n'y avait pas moyen vraiment de pénétrer dans la lourde et indigeste compilation de Vincenzo Puccini, le confesseur de Madeleine et son premier biographe, qui donna des manuscrits originaux des Révélations une édition décourageante par ses remaniements maladroits, ses fastidieuses redites. Nous possédons dorénavant, grâce à Maurice Vaussard, une édition critique non seulement abordable, mais d'une lecture aisée, qui mettra dorénavant à la portée de tous, dès qu'il en paraîtra une traduction de l'italien, ce merveilleux trésor jusqu'à présent enfoui dans l'inextricable bouquin de Puccini. Comme l'indique le titre *S. Maria Maddalena de' Pazzi, Estasi e Lettere scelte, edizione critica a cura di Maurice Vaussard. (Florence, Libreria Editrice Fiorentina, 1924)*, c'est un choix de morceaux, auquel a présidé un goût parfait, que nous donne le savant éditeur. Que de chrétiens, que de lecteurs curieux des choses mystiques — et leur nombre ne cesse de s'accroître — qui lui sauront gré de pouvoir savourer à l'aise enfin ces merveilleuses pages encore frémissantes des échos de la grande contemplative.

* * *

Mais il nous manquait une Vie qui fût autre chose qu'un tissu d'anecdotes stéréotypées, qui fût une peinture d'âme fidèle, qui nous tracât l'authentique portrait de Madeleine, et nous la présentât pour s'accommoder à notre faiblesse, avec quelque charme littéraire. C'est fait et c'est à *Madame M. Vaussard* que nous devons, dans la collection « Les Saints », ce délicieux petit volume que nul n'ouvrira sans le lire d'affilée jusqu'au bout et qui exhale vraiment le pur parfum de la vie mystique. Il me semble qu'il fallait une femme pour raconter Madeleine de Pazzi, une femme, s'entend, qui joignît aux intuitions du cœur, aux touches délicates de la plume le sens supérieur et aigu des réalités surnaturelles. Une érudition sûre et sobre, une lumineuse partition de l'ouvrage, un style souple, fluide, entraînant : c'est bien ce que tout le monde admirera sans réserve. Mais il y a dans ces pages un autre mérite que je ne sais définir, c'est un je ne sais quoi qui résonne dans les profondeurs de l'âme, vous émeut, vous arrache à vous-même et au monde pour vous jeter dans les bras de Dieu. Œuvre littéraire exquise, sans doute, mais aussi, sans affectation ni recherche, œuvre d'édification. C'est cette vertu

secrète qui se dégage de quelques livres composés sous le regard de Dieu et animés d'un souffle surnaturel, l'onction pénétrante à laquelle on ne résiste pas.

* * *

Catherine de Pazzi (1566-1607) appartient à cet épouvantable XVI^e siècle, où toutes les puissances du mal se sont déchaînées dans l'Église, qui apparaît comme submergée sous l'impure marée du paganisme renaissant, mais où la sainteté éclate, déborde et la sauve en la réformant. Elle appartient à cette famille gibeline des Pazzi de Florence, puissante et farouche qui, jalouse de l'élévation des Médicis, conspira contre Julien et Laurent et déchira la République par des luttes sanglantes. Son berceau semble nager dans le sang, mais en réalité, à son pieux foyer, l'enfant est environnée de sérénité et de paix. Dieu s'est plu à faire sortir de la fange du XVI^e siècle des lys de pureté, à y semer la grâce qui s'épanouit en héroïsme. Catherine de Pazzi fut tout de suite envahie par cette grâce qui la poussa toute jeune à l'oraison, qui l'enleva au monde, à la tendresse des siens pour l'ensevelir dans le Carmel de Notre-Dame des Anges.

Elle y entra dès l'âge de seize ans, ayant nettement déclaré à son père qui la voulait marier : « Mon père, si vous prétendez disposer de moi en dehors de la promesse que j'ai faite à Dieu, je vous déclare résolument que je suis prête à me laisser couper la tête plutôt que de prendre un autre époux que Jésus et de renoncer à me faire religieuse. » L'indomptable volonté! Elle prit l'habit et le nom de Marie-Madeleine, le 31 janvier 1583. Affranchie par la règle, reflétant Dieu en elle, dit gracieusement l'auteur. « Elle brillait au cloître comme le croissant de lune dans la nuit sereine. » Elle fit profession le 27 mai 1584, ayant à peine accompli ses dix-huit ans, mais, sur sa prière, demeura au noviciat jusqu'en septembre 1585. « Telle, écrit M^{me} Vaussard de sa plume la plus chaude, une grenade baignée de soleil, alourdie des sucres de l'été, s'épanouit sous leur véhémence jusqu'au déchirement de sa chair et livre sa pulpe ardente avec la fraîcheur de son cœur, ainsi Madeleine se dilate-t-elle, dès les prémices de sa vie religieuse, sous le flux divin qui bientôt, débordant et brisant son âme, dévoilera le gouffre d'amour de son ardente pureté. »

Dès l'aube de sa vie religieuse, pour ainsi dire, jusqu'à sa mort en 1607, pendant près de vingt-cinq ans, sa vie se passe plutôt au ciel que sur terre dans une suite continue d'extases, interrompue par deux périodes d'épreuve, de cinq années chacune, la première à 19 ans, dès 1585, l'autre pendant ses cinq dernières années, à partir de 1602. Elle connut des ravissements d'une durée extraordinaire, jusqu'à huit jours et huit nuits consécutifs. L'Esprit la saisissait parfois au milieu de ses besognes matérielles : tel ce jour d'hiver où immobilisée, tandis qu'elle lavait le linge, il fallut briser la glace qui emprisonnait son bras. D'ordinaire, elle était clouée sur place et se muait, en quelque sorte, en rocher qu'aucune force ne pouvait mouvoir, fût-ce d'une ligne. D'autres fois, dans le transport des saintes jubilations, elle se mit à danser. Sur un mot de la supérieure, l'extase la plus sublime abandonnait aussitôt la voyante à l'obéissance. Le plus souvent, elle parlait sous la pression divine avec une telle volubilité que trois sœurs secrétaires se partageaient la tâche de transcrire ses discours, et elles en ont composé quatre épais manuscrits encore conservés au couvent de Florence. « Pages bénies, observe l'auteur, qui enclosent à la fois les surnaturelles clartés, la ferveur de tout un monastère gravitant autour d'une sainte et la silhouette charmante de celle qui consuma sa chair dans les flammes de la charité et de la pénitence. »

Avec cela, la grande carmélite, qui s'envole brûlante d'amour vers les sommets de la montagne mystique, en redescend délicate de simplicité, gracieuse, souriante, se complaisant dans l'humiliation, embaumant le cloître du parfum de ses vertus.

* * *

C'est au sortir d'un état extatique prolongé pendant huit jours,

et dont les communications surnaturelles remplissent à elles seules un volume entier, que la sainte avertie par Dieu lui-même commença cette terrible épreuve de cinq ans, de 1585 à 1590, qu'elle appela « l'arène des lions. » Notre Seigneur lui avait dit : « Je veux agir comme un général qui éprouve un soldat de plusieurs façons avant de l'élever en grade. » La plume se refuse à transcrire les épouvantements diaboliques et les abjections vomies par l'enfer qui ne cessèrent, pour ainsi dire, d'assiéger Madeleine. L'ennemi eut congé d'épuiser sur elle sa rage, de la désespérer même à ce point qu'un jour, dans cet état mixte d'automatisme et de conscience analysé par les auteurs compétents, elle courut au réfectoire s'emparer d'un long couteau et n'eut la force, pour échapper au suicide, que de le déposer dans la chapelle aux pieds de la Vierge.

Lutte héroïque, effrayante, fantastique, de l'humble vierge de vingt ans contre les puissances infernales conjurées ! De loin en loin, à travers cette nuit d'horreur filtrait un rayon de consolation. Enfin, le jour de Pâques, 27 avril 1590, marqua le terme de cette longue désolation, mais ce ne fut qu'après cinquante jours de pénitence réparatrice, de jeûne rigoureux et de sanglantes flagellations, qu'aux matines de la Pentecôte l'allégresse divine la transporta dans les splendeurs de l'extase, qui trois jours durant l'abîma en Dieu son libérateur.

Successivement hôtelière, sous-maîtresse des novices, sacristine, elle devint maîtresse des novices le 6 octobre 1595 et le demeura jusqu'à sa nomination de sous-prieure en 1604. Quelle maîtresse spirituelle ! Quelle entraîneuse d'âmes ! Il n'y a pas, peut-être dans le captivant volume de M^e Vaussard de pages plus suggestives, plus intéressantes que celles où elle a décrit cette haute direction d'une sainte s'adaptant à toutes les nécessités des Sœurs qui lui sont confiées pour les emporter à sa suite jusqu'à l'héroïsme de la sainteté.

Deux chapitres sont consacrés à l'étude de l'union à Dieu de Madeleine par l'humilité et par la charité, et vraiment, il y a un charme infini à voir jusqu'à quelle profondeur une âme peut se perdre dans la divinité et dès ici-bas s'engloutir dans cet abîme de lumière et de feu. On relira ces pages, on les méditera avec délices et les cœurs les plus froids s'enflammeront au contact de celle qui fut sur cette terre un séraphin embrasé d'amour.

Et, cependant, après avoir franchi le cycle des extases, des tentations, des abandons pleins d'allégresse, Madeleine dut encore, écrit l'auteur, parcourir la longue zone aride de la solitude glacée. Avec une sublime abnégation, elle préféra la couronne d'épines à la couronne de fleurs, résilia toute douceur spirituelle et voulut connaître « une sorte d'agonie grise, où ne pointait aucune lueur ». Quelques extases toutefois, jusqu'en ses dernières années, lui furent, de loin en loin, accordées, mais sans jouissance intérieure.

* * *

Je ne connais pas de plus énergique stimulant de la foi que l'expérience mystique. Voilà, attestée par des documents irrefragables dont pas un historien sérieux ne pourrait contester la valeur et pas un sophiste ébranler l'interprétation, la parole divine ! Voilà Dieu, l'éternité, le monde surnaturel, toutes les réalités invisibles, saisies, appréhendées, expérimentées, vérifiées, s'imprimant dans l'esprit, dans la chair de la voyante au sein d'une communauté qui est le témoin de ces communications pendant plus de vingt ans. En perdant la foi, puisque, chez elle, la simple foi est remplacée par un commencement ou un prélude de vision, Madeleine de Pazzi raffermi la nôtre et l'ancre dans nos âmes.

Sa mort fut d'une serene beauté ; elle mourut dans l'obéissance. Le vendredi 25 mai 1607, son état s'étant subitement aggravé, on fit quérir le Père confesseur au moment où il montait à l'autel. Empêché de se rendre aussitôt auprès de la moribonde, il lui fit tenir ce message : « Que sœur Marie-Madeleine soit obéissante dans la mort comme elle le fut dans la vie, et m'attende jusqu'à ce que j'aie dit la messe et communiqué les sœurs. » Plongée dans une sorte de coma depuis plus de trois heures, Madeleine en sortit, à l'audition du message, sourit et dit : *Benedictus Deus*. « Immobile, elle attendit le réconfort du prêtre, puis une heure après, au chant des divines louanges, s'endormit du dernier sommeil pour s'éveiller dans l'indéfectible lumière. Elle avait quarante-et-un ans dont vingt-quatre de vie monastique. »

Soudain son visage émacié s'irradia et la foule accourut pour vénérer la carmélite que nimbaît déjà l'aurole. Un jeune débâché s'était glissé parmi les visiteurs. Sous son regard, la tête

inerte se détourna par un brusque mouvement, comme si, même dans la mort, une présence souillée provoquait son dégoût. Du coup, le pécheur repentant abandonna sa vie licencieuse.

La canonisation de Madeleine, qui eut lieu le 28 avril 1660, sous le pontificat de Clément IX, mit en joie le peuple florentin. Il vénérait avec enthousiasme la jeune Sainte « qui s'était élevée de son sol marqué d'un lys sanglant, telle une paisible fleur de paradis épanouie pour la seule gloire du Seigneur. Et sans doute évoquait-il Madeleine, à l'image familière de ses vierges de miséricorde, étendant, du haut des cieux limpides, sa bure carmélitaine sur la ville pleine d'une espérance nouvelle à cause de la douce médiatrice qui lui était donnée. »

Ainsi s'achève le livre de M^e Vaussard que personne ne lira sans s'affectionner à la Sainte, sans ressentir aussi quelque nostalgie de l'union suprême qui prélude à l'éternelle vision.

J. SCHYRGENS.

La semaine pour l'Union des Eglises

Nous avons reçu la lettre suivante :

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Dans le numéro de la *Revue catholique des idées et des faits* du 25 septembre, parlant de la semaine pour l'union des églises, Mgr Schyrgens a bien voulu me consacrer les lignes suivantes :

« Le comte Perovsky... s'est adjugé le rôle ingrat d'avocat du diable dans la question de l'Union entassant d'ailleurs toutes les difficultés que sa scrupuleuse conscience d'orthodoxe pouvait lui suggérer à l'encontre du grand dessein. »

Résumée de cette façon, je ne reconnais pas ma « leçon ».

Les difficultés que j'ai « entassées » ne mont pas été suggérées par ma « conscience d'orthodoxe », tout au moins pour la plupart. J'ai analysé la mentalité de mes compatriotes, telle que je la connais, très souvent sans la partager en aucune façon. J'ai cité maints incidents caractéristiques à titre de curiosité, et sans me rendre à aucun degré solidaire de la mentalité qui a engendré ces incidents. Il me semble étrange qu'on ait pu se méprendre sur le sens de mes paroles.

Mgr Schyrgens eût été plus près de la vérité en disant que ma conférence a été empreinte de pessimisme. J'estime en effet que les difficultés qui s'opposent à l'Union sont du côté orthodoxe du moins plus grandes qu'on ne croit généralement. Les énumérer est-ce faire preuve d'hostilité à son égard ? Autant dire, ce me semble, qu'en soulignant, par exemple, les multiples raisons qui, selon moi rendent vraisemblable une longue durée du bolchévisme russe, je ferais acte de philobolchévisme.

Si j'étais hostile à l'Union, je n'aurais pas écrit dans le *XX^e Siècle* qu'il me paraissait très important d'obtenir dès à présent des chefs du mouvement anti-bolchéviste russe des garanties de liberté d'action pour le catholicisme dans une Russie libérée. J'ai été empêché de développer cette pensée dans ma conférence ayant dû — par ma faute, je le reconnais — en supprimer presque toute la conclusion, faute de temps.

L'histoire grecque nous enseigne que lorsque Xerxès se fût approché des Thermopyles, il demanda à un ex-roi de Sparte, qui se trouvait à sa Cour et dont le nom m'échappe, si selon lui, les Spartiates se battraient ou demanderaient la paix. A quoi le roi en question répondit d'abord, en demandant à son tour, si Xerxès voulait qu'on lui dit la vérité ou qu'on le flattât.

Le fils de Darius exigea la vérité — quitte peut-être à traiter plus tard son interlocuteur — d'« avocat du diable » en persan.

En parlant ainsi, l'ancien roi de Sparte rendait-il, oui ou non, service au despote oriental ?

Malgré le jugement de Mgr Schyrgens, j'ai l'audace de penser que certains membres du Congrès, tout au moins ont pu ne pas m'en vouloir d'avoir essayé de leur montrer sur cette question, si délicate, si complexe de l'Union, ce qu'en pense, selon moi, le Russe intellectuel et croyant « moyen » sans me solidariser le moins du monde avec toutes ses convictions, toutes ses impressions, tous ses préjugés.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, les assurances de ma haute considération.

Comte PEROVSKY.

Le concile de Stockholm

Le Père F. Muchermann, S. J., écrit, dans la GERMANIA, à propos de la Conférence de Stockholm :

Les membres de la Conférence sont rentrés dans leurs pays. Ils y auront apporté une joyeuse nouvelle : un nombre considérable de groupements chrétiens et d'Églises chrétiennes se sont ouvertement ralliés au principe d'un message d'amour à la terre entière. Cette circonstance ne saurait laisser les catholiques indifférents : La question se pose pourtant : cet amour provient-il bien du Christ ? Et qu'aurait répondu la brillante assemblée de Stockholm, si on lui avait demandé : « Que pensez-vous du Christ ? »

Une chose est certaine : à Stockholm on n'a pas été forcé de confesser le Christ, Fils de Dieu. Tout au moins, ce principe n'a-t-il pas figuré à la barre du Congrès. On a parlé de la charité évangélique, non de la foi évangélique. Or, il va de soi que des chrétiens ne sauraient parler d'amour chrétien qu'au nom du Christ, Fils de Dieu. C'est ici que git la véritable distinction entre chrétiens, et non-chrétiens, une certaine vénération devant le « noble Galiléen » étant propre à peu près à toutes les religions, y compris l'Islam. L'âme de beaucoup de protestants a été péniblement affectée du silence gardé à Stockholm. La foi en la filiation divine du Christ serait-elle devenue si faible qu'une conférence chrétienne mondiale ne puisse plus s'y appuyer ? Une assemblée de chrétiens, sans *credo*, quelque chrétien que soit son objet, ne serait-elle pas une *contradictio in objecto* ? Ce qui est accompli au nom de l'amour de l'humanité, à supposer même qu'on se réfère à cette occasion d'une façon générale à l'Évangile, mérite-t-il par cela même d'être décoré du terme de chrétien ? Les Églises atteindront-elles leurs objets, en parlant de toutes ces questions pratiques à un point de vue purement philanthropique — sinon socialiste ou communiste ? La question ne se poserait-elle pas plutôt ainsi : « Avons-nous besoin d'Églises qui ne font que nous répéter ce que d'autres nous ont dit déjà depuis longtemps, de façon bien plus précise, bien plus nette et avec de bien plus grandes chances de succès ? »

Christianisme pratique, dit-on. Parfait. Mais n'est-ce pas une loi de la psychologie, que la puissance d'action, la force de volonté dépendent du nombre et de l'importance des mobiles ? Quels mobiles sont donc derrière les louables intentions de ces Églises qui, à la onzième heure, se mettent à penser à leurs devoirs « sociaux » ? Ce ne sont pas les mobiles de la foi : ni le ciel, ni l'enfer, ni la conception des hommes, enfants de Dieu, ni rien de ce qui constitue la substance du message qu'a apporté le Christ. En d'autres termes : rien de ce qui peut seul contribuer au succès et concorde avec l'expérience. Si les haines sociales et nationales s'évanouissent un jour, — quelle utopie de penser qu'on pourra arriver à ce succès avec de la simple philanthropie !

Là où aucun amour terrestre ne peut rien, l'amour de la patrie suffit parfois. Car pour de grands et durs sacrifices, il faut la foi et sa force. De cette foi, la Conférence n'a pas parlé. Elle a dû l'éliminer, car si seulement on y avait touché, une explosion se serait produite qui aurait mis la Conférence en pièces. Ces chrétiens ont traité le *Credo* en dangereuse grenade à main, que chacun esquivaient prudemment pour ne pas amener une catastrophe. Pour l'archevêque Soederblom lui-même, le *leader* fêté, le christianisme n'est qu'une religion de la personnalité, une forme religieuse qui se modifie : il y en a eu, dans l'histoire, beaucoup, il y en aura beaucoup encore. Avec le nom de Soederblom au-dessous, les formules chrétiennes qu'on a proclamées à la face du monde ne peuvent avoir qu'une signification symbolique, propre à induire en erreur plutôt qu'à éclairer le peuple croyant. Une histoire de Wladimir Solovieff revient à ce propos à l'esprit : le penseur russe nous parle d'une secte russe dont les adhérents adorent un fétiche lequel est... un trou. Au moins, dit Solovieff, ces pauvres gens se dénomment-ils eux-mêmes d'après ce trou. Mais que penser de ceux auxquels il ne reste rien du christianisme révélé et surnaturel, qui ont installé à sa place le néant et qui, malgré cela, prétendent toujours être chrétiens ?

Le tableau change quelque peu de prime abord, si, de la Conférence de Stockholm nous passons au mouvement protestant dit *Foi et ordre* (*Faith and order*), lequel date de la Conférence d'Edimbourg (1910) et dont le juriste américain bien connu, R.-H. Cardiner, a été l'âme. Ce mouvement est certainement chrétien. D'aucuns se le représentent formant avec celui qui s'est manifesté à Stockholm deux puissants courants parallèles : ces deux courants s'unissant, formeront un jour une Église mondiale protestante unique, abritant sous ses plis, à la différence de l'Église catholique, les nuances d'opinion les plus diverses.

Deux questions se posent : « Peut-on s'attendre à quelque chose d'une réunion des deux courants ? Une telle réunion est-elle possible ? »

Si, comme le veut l'écrivain protestant, René Wallau, la foi au Christ Fils de Dieu, doit unifier les divers membres de cette Église protestante

universelle, il est permis de se demander : « Que serait-il resté, dans ce cas, de la Conférence de Stockholm ? »

Puis, on ne voit pas très bien tous ces membres s'unissant : ils s'excluent plus qu'ils ne se complètent. Qui va concilier la conception calviniste du règne de Dieu avec la conception luthérienne ? Comment une Église invisible pourra-t-elle entrer en contact avec une Église visible ? Et une Église composée de membres ayant des *credos* dogmatiques différents est-elle, en général, possible ?

Les efforts mêmes vers l'unité des Églises séparées de Rome en démontrent la situation tragique. C'est à Rome seulement qu'une solution est possible.

ALLEMAGNE

Le problème européen

« Une nouvelle Europe ? La fin de la politique anglaise des alliances. »

Tel est le titre d'une correspondance de Londres à la *Frankfurter Zeitung*.

Ce qui semble ressortir de tous les discours, de tous les entretiens et de tous les articles relatifs à la question du pacte, c'est ceci : l'époque des alliances et de l'Entente est close. L'histoire mondiale est au seuil d'une phase nouvelle. En 1902, la Grande-Bretagne concluait une alliance avec le Japon. Au cours des années suivantes, elle recherchait un accord et, dès lors, une alliance avec la France. Des témoignages décisifs démontrent que ce qui poussa l'Angleterre à cette politique, ce fut le programme naval de von Tirpitz. Ces témoignages émanent surtout de Lord Balfour et de Winston Churchill. (Cf. l'ouvrage de ce dernier : *La Crise mondiale*.)

La flotte allemande est aujourd'hui détruite ; le kaiser et ses satellites se sont évanouis.

L'alliance française a perdu, pour l'Angleterre, sa signification. Elle s'est révélée au cours de « la guerre de sept ans » qui a suivi le conflit mondial, comme un fardeau que la Grande-Bretagne porte à contre-cœur pour éviter un conflit et pour se montrer loyale à l'égard de son alliée. L'esprit de l'alliance française est mort depuis des années ; mais ce n'est qu'aujourd'hui que l'occasion se présente à l'Angleterre de biffer le passé et d'inaugurer un nouveau chapitre.

Ce sont les offres allemandes qui ont fourni cette occasion. On sait que c'est l'ambassadeur d'Angleterre qui a poussé le Reich à cette démarche. Elle s'est produite à un moment psychologique très favorable ; elle a valu à l'Allemagne les sympathies du monde entier. Si la France le veut et si les Soviets n'interviennent pas, la paix est, de par ces offres, assurée pour longtemps et de façon absolue. Voilà qui permet de passer à un nouveau système : un accord des principales Puissances de l'Europe dans l'intérêt de la paix. Mais c'est là la fin de la politique de l'Entente.

La politique européenne repose dès lors, à supposer le consentement de la France acquis, sur trois piliers principaux : France, Angleterre, Allemagne. Ces Puissances forment un groupement qui équivaut à supprimer le partage de l'Europe entre ces deux camps : vainqueurs et vaincus. Dorénavant ce seront-elles — et les États qui se joindront à elles — qui travailleront à éliminer les causes de conflits. Et c'est le *Covenant* qui sera, dans ce but utilisé : le *Covenant* et ses stipulations.

Chacun pourra choisir les alliés qu'il voudra, à condition de ne pas se mettre en contradiction avec ces stipulations. La liberté des rapports entre la France, l'Angleterre et l'Allemagne ne sera plus gênée par une alliance anglo-française.

À côté du *Covenant*, il n'y aura que le traité de paix, le plan Dawes et l'accord rhénan ; ainsi que les traités d'arbitrage s'y greffant. Pas autre chose.

Ce qui a eu lieu en 1914 ne pourra plus se reproduire : le ministre des Affaires étrangères britannique a, en effet, déclaré qu'en cas de conflit ce serait le gouvernement britannique lui-même qui déciderait lequel côté est le droit. Au lieu d'un engagement unilatéral envers la France, c'est une alliance politique avec la France, comme avec l'Allemagne, qui va voir le jour. Cette alliance (c'est ainsi qu'on peut désigner le futur Pacte) n'a pas la même valeur, qu'une alliance militaire : elle n'en est pas moins d'une très grande importance.

Il est difficile, en fin de compte, de comprendre ce que l'Angleterre offre par là pratiquement à la France.

D'autre part, il est certain que c'est l'Allemagne qui fait les véritables concessions. Elle renonce à une révision de ses frontières à l'Ouest ; elle promet de ne pas recourir à la force pour les reviser à l'Est. Mais à supposer créée une Rhénanie démilitarisée, il est certain que toute atteinte à ses frontières devra être interdite à la France comme à l'Allemagne, et non à l'Allemagne seulement. Et une seconde invasion de la Ruhr ferait de la France une inculpée devant un tribunal international. Le Grande-Bretagne

ne signera aucun pacte qui laisserait dans l'avenir les mains libres à M. Poincaré.

C'est à l'Est qu'il y a danger, non à l'Ouest. Quelle est la situation? Si l'Allemagne conclut des traités d'arbitrage avec ses voisins, l'agression ne sera pas difficile à déterminer : c'est la S. D. N. qui aura à statuer là-dessus. Si c'est la Russie des soviets qui attaque; si un conflit se produit entre elle et la Pologne, c'est un arbitrage ou le Conseil de la S. D. N. qui devra statuer. En cas de refus des Soviets de se soumettre à l'arbitrage ou à la sentence, voilà la Russie des soviets devenue ennemie de la S. D. N. Pourtant, tous les membres de cette dernière gardent leur liberté de décision quant au « droit de passage » à travers leurs territoires, etc.

Il ressort de ce que disent bien des Anglais cette constatation : on craint parfois en Angleterre que l'Allemagne, après que les Puissances occidentales, telles que la Grande-Bretagne et l'Amérique, l'auront aidée à se remettre sur pieds, ne s'allie aux Soviets, puis ne demande, en recourant à la menace, une révision de la situation.

Tout se réduit à ceci : les renoncements de l'Allemagne à l'Ouest, comme à l'Est (dans ce dernier cas il ne s'agit que d'une renonciation à l'emploi de la force) sont-elles de nature sérieuse? Y-a-t-il, au contraire, danger qu'elles soient destinées à tromper, à induire en erreur? Cette question se pose certainement ainsi pour les Anglais et elle a grande importance. Lloyd George estime que la meilleure façon de parer à ce danger serait d'étendre l'arbitrage à toutes les questions découlant des traités et spécialement aux frontières orientales de l'Allemagne. La parti travailliste anglais se rallierait vraisemblablement à ce point de vue. Mais, la France et ces alliés de l'Est européen sont intraitables sur ce chapitre. Jusqu'à un certain point, M. Chamberlain a adopté leur manière de voir. Il a pris position sur le principe suivant : la révision du traité de paix pourra avoir lieu en vertu non d'un arbitrage, mais d'un accord libre des parties contractantes : ce qui veut dire que sans le consentement de la Pologne elle-même une révision arbitrale des frontières orientales de l'Allemagne ne pourra avoir lieu, bien que la Grande-Bretagne sympathise là-dessus avec le point de vue du Reich.

Pourtant le ministre britannique des Affaires étrangères a nettement reconnu le droit de l'Allemagne de demander la révision, tout au moins, en principe; seulement il a ajouté qu'en aucun cas une pareille exigence ne pourrait être émise à l'heure actuelle.

De tout ce qui précède, on peut conclure ceci quant à l'attitude de l'Angleterre,

¹⁰ Elle ne consentira pas à ce que toute possibilité d'une révision à l'Est soit, dans l'avenir, exclue.

²⁰ Elle ne proposera pas aujourd'hui d'inclure les frontières de l'Allemagne à l'Est dans les sphères d'un arbitrage éventuel.

³⁰ Elle ne tolérera jamais que l'Allemagne, signataire du Pacte, membre de la S. D. N., se rallie à une politique qui tendrait à abattre la Pologne avec l'aide russe.

Mais les Anglais ne croient pas que le gouvernement du Reich nourrisse des arrière-pensées pareilles. La *Morning Post* elle-même écrit que la Grande-Bretagne est prête à faire confiance à l'Allemagne. Si celle-ci ne la justifie pas, elle trouvera le monde entier ligé contre elle. La Grande-Bretagne joue à l'égard de la France et de l'Allemagne un rôle de courtier.

CHINE

La situation

D'après un article de M. J.-O.-P. Bland : LES DÉSORDRES DE CHINE, dans *The English Review*, de juillet 1925.

La situation en Chine est sérieuse, grâce surtout à de sinistres influences extérieures.

Dès les débuts du mouvement républicain, Yuan-Shih-Kaï, le dernier des grands vice-rois de l'ancien régime, disait au correspondant du *Times* à Pékin (novembre 1911) que le seul résultat possible de ce mouvement, était le chaos. Cette prédiction s'est réalisée, et depuis la mort de Yuan, le peuple chinois a été comme un troupeau sans berger, pillé et molesté par les bandes armées de généraux rivaux.

Laisser à eux-mêmes, les Chinois auraient vraisemblablement mis tôt ou tard fin à ces désordres : après des années de souffrances, un homme à poigne aurait paru, renvoyant les bandes armées à leurs charrires et à leurs brouettes et imposant silence aux voix stridentes des étudiants.

Laisser à elle-même, la masse du peuple chinois eût certainement été heureuse de voir reparaître une forme de gouvernement qu'elle comprend : la monarchie. Car, dans son esprit, la « République » est associée aujourd'hui à l'idée d'effusion de sang et de brigandage. Malheureusement, les destinées de ces masses ne sont plus réglées par leurs propres instincts et aspirations.

Le danger vital qui, à l'heure actuelle, menace la Chine est celui-ci : sans défense, la voilà devenue la pomme de discorde des adhérents et des adversaires du bolchévisme, le centre d'une lutte internationale. Feng-Yu-Siang, le « général chrétien » est appuyé par de l'argent et des canons soviétiques et proclame son hostilité à la Grande-Bretagne; les troupes de Canton sont commandées par des officiers de l'armée des Soviets.

C'est la classe des étudiants ayant reçu une instruction étrangère qui a surtout réussi à attirer l'attention, mais il convient de rappeler que leur vociférante activité est de vieille date. Ils s'y sont bien des fois exercés au courant des dernières années. Outre l'exubérance propre à la jeunesse il est des raisons sociales et économiques qui expliquent l'extraordinaire influence et l'incroyable arrogance de ces étudiants qui ont pris la place des savants classiques de l'ancien régime.

Tout d'abord, les Chinois se laissent facilement intimider, et en ce qui concerne les fonctionnaires de Pékin, cette aptitude est encore intensifiée par l'absence de toute autorité reconnue et par le souvenir des traitements infligés par les étudiants à deux ministres impopulaires en 1915. Chaque année, on voit augmenter le nombre d'aspirants déçus à un emploi dans l'administration : l'instigation et la direction des troubles politiques leur offre dès lors le meilleur moyen de sortir de l'obscurité. Ces jeunes gens forment la matière brute des désordres; le danger principal de leur activité git toutefois dans l'appui moral qu'ils reçoivent d'idéalistes de diverses catégories en Europe et en Amérique. Dès 1857, le correspondant du *Times*, écrivant à son journal, parlait de l'appui prêt à la rébellion de Taiping par les missionnaires anglais. Les optimistes de nos jours sont peut-être excusables de voir dans l'activité turbulente des étudiants « un esprit nationaliste auquel tous devraient sympathiser » ou de rendre grâce au Ciel pour le protestantisme de Feng-Yu-Siang, mais il faut convenir que celle-là comme celui-ci augmentent singulièrement les dangers d'une situation créée dans une grande mesure par les émissaires bolchévistes.

Ceux qui, comme certains professeurs et idéalistes politiques, attribuent les désordres au peuple chinois prenant graduellement conscience de sa nationalité, font preuve d'une grande ignorance : ils méconnaissent la situation chinoise, comme le véritable caractère de la classe de politiciens et de fonctionnaires produite, au courant des dernières cinquante années par les influences occidentales, car les preuves de la sincérité des convictions politiques de cette classe, convictions aspirant à des réformes nationales et précises, font singulièrement défaut. Les Chinois ont toujours été des patriotes; mais, depuis que la République existe, tout démontre que, si jamais la Chine acquiert une conscience nationale, si jamais elle prend, parmi les peuples, la place à laquelle elle a droit, ce ne sera pas sous la direction de la classe hybride, qu'a engendrée la civilisation occidentale. Cette classe a démontré de façon concluante toute son inaptitude.

Pourtant, les troubles actuels ont donné au moins un bon résultat : le projet de consacrer une partie de l'indemnité des Boxeurs à l'instruction publique aura, il convient de l'espérer, reçu le coup de grâce, de par le chauvinisme irréconciliable manifesté par les étudiants des universités occidentalisées de Shanghai et de Pékin.

Consacrons plutôt cet argent à des objets philanthropiques véritablement utiles au peuple chinois : à des mesures de protection contre les inondations, par exemple.

Inutile de s'étendre ici sur la folie criminelle de ceux qui, comme l'*Independent Labour Party* ou l'*International Federation of Trade Unions*, mettent en péril les existences d'Anglais et d'Anglaises dans les régions éloignées de la Chine, en envoyant aux grévistes de Shanghai l'expression de leurs sympathies. Le secrétaire général du parti travailliste a écrit au *Times* qu'aucune vie ne serait en danger, si la politique britannique était équitable, et les commerçants britanniques humains. Il semble ignorer le fait qu'au cours des douze dernières années, il n'y a pas une ville dans l'intérieur de la Chine, qui n'ait été pillée une fois au moins par des soldats et des bandits, lesquels se moquent de la politique britannique ou autre, comme un poisson d'une pomme. Ce n'est que pour ne pas s'exposer à des dangers sérieux que ces bandes ne se sont pas attaquées aux *Treaty Ports*, où tant de richesses sont accumulées. De même, le président de la Fédération Internationale des Trade Unions ferait bien de savoir, que si les grévistes qu'il encourage ont le dessus à Shanghai, non seulement il n'y aura pas amélioration de la situation des ouvriers industriels, mais tous leurs moyens d'existence disparaîtront rapidement et pour longtemps.

Heureusement qu'en dépit des clameurs étudiantes, les autorités provinciales qui ont Tchang-Tso-Lin à leur tête semblent se rendre compte de leur devoir comme de leurs intérêts et comprendre la signification sinistre des intrigues soviétiques à Pékin et dans les ports. Il est du devoir du gouvernement britannique de les aider de son mieux.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE BELGIQUE

Société anonyme fondée par arrêté royal du 28 août 1822

3, Montagne du Parc BRUXELLES

FONDS SOCIAL :

100,000 Titres de Capital . . fr. 100,000,000

100,000 Parts de Réserve . . fr. 250,628,393

Total . . fr. 350,628,933

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Le service d'agence de la Société Générale de Belgique est assuré en province par ses banques patronnées et leurs agences dans plus de 300 villes et localités importantes du pays.

Application générale de l'électricité

A. CORMOND

LUMIÈRE - FORCE MOTRICE

LUSTRERIE - ABAT-JOUR

1, Rue de Gravelines BRUXELLES



COMPTOIR
D'OPTIQUE



Maison BLAISE

FONDÉE EN 1895

46, RUE DE LA PAIX IXELLES-BRUXELLES

Lunetterie française et américaine. Exécution rapide et soignée des ordonnances de MM. les oculistes.

Même Maison en face au 49

HORLOGERIE — BIJOUTERIE — ORFÈVRE

Décoration

G. Veraart

25, Place Van Meyel, ETTERBEEK (Bruxelles)

PEINTURE — DÉCOR
AMEUBLEMENT

ENTREPRISE GÉNÉRALE
DE DÉCORATION INTÉRIEURE

LIBRAIRIE SAINT-LUC

MAISON LIELENS

R. VAN ESPEN-DUFLLOT SUCC.

26, rue de la Montagne BRUXELLES

Missale romanum. — Breviarum romanum.
— Livres liturgiques. — Ascétisme. —
Grand choix de livres de prières et de
chapelets. — Imagerie religieuse. —
Cachets de 1^{re} communion.

Typographie — Lithographie. — Reliures.

ORFÈVRE

Christofle

ORFÈVRE ARGENTÉE ET
DORÉE — ORFÈVRE D'AR-
GENT — SERVICES DE TABLE
— SERVICES A THÉ —
— SURTOUT CANDÉLABRES —
CADEAUX ET CORBEILLES
DE MARIAGE
— COUPES DE SPORTS —

SUCCURSALE DE BRUXELLES

58, rue des Colonies

— Téléphone 177.87 —

Michel Swartenbroeckx

AGENT DE CHANGE AGRÉ

ORDRES DE BOURSE
RENSEIGNEMENTS FINANCIERS
DE PREMIER ORDRE
Circulaire privée gratuite sur demande

22, rue Royale (Parc), BRUXELLES

Téléphone 209.06 Adresse Télégraphique Swartbourse-Bruxelles Compte chèque postal 128.202

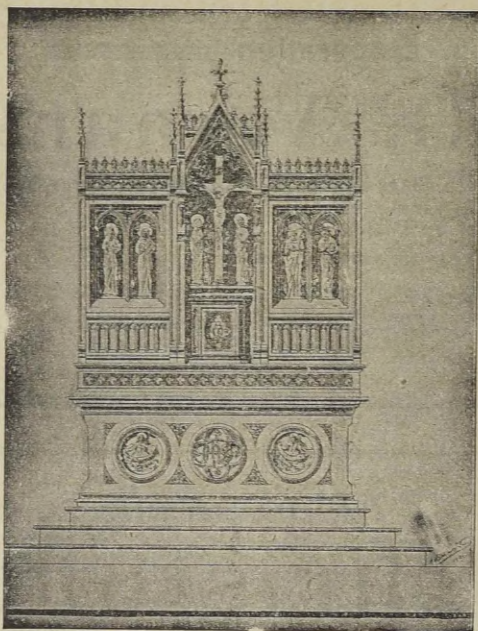
GRANDS ATELIERS D'ART RELIGIEUX

COMPAGNIE DES ARTS

POPPE & C^{ie}, BRUXELLES

SOCIÉTÉ ANONYME

CAPITAL ; 3,000,000 DE FRANCS



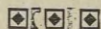
Spécialisés pour l'exécution de tous travaux de
MOBILIER D'ÉGLISE — SCULPTURE
--- PEINTURES RELIGIEUSES ---
TABLEAUX — DÉCORATION MURALE
STATUAIRE — BRONZE, CUIVRE, etc.
EN TOUTES MATIÈRES ET EN TOUS STYLES



PRIX — DESSINS — DEVIS — VISITES
Gratis sur demande



ENTREPRISES GÉNÉRALES (Belgique, Étranger)
FOURNITURES COMPLÈTES
pour ÉGLISES, CHAPELLES ET SACRISTIE

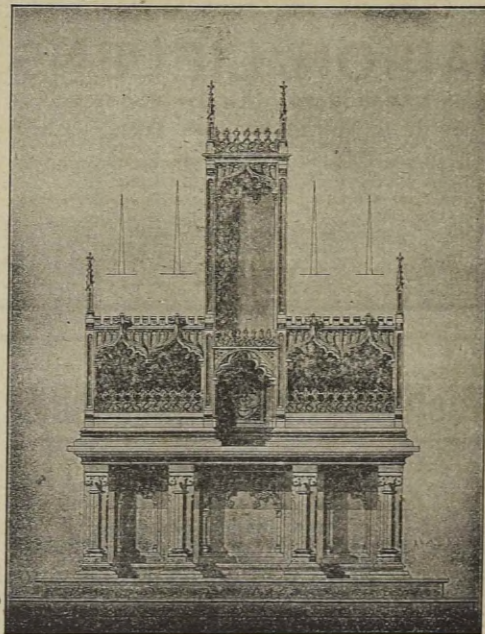


STUDIO — ATELIERS — BUREAUX

15, 17, 19, rue de la Croix-de-Pierre

BRUXELLES — Téléph. : 479.60-483.11

Adresse télégraphique : Artes-Bruxelles
Comptes Chèques Postaux n° 1057-27



Caisse Générale de Reports et de Dépôts

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social : BRUXELLES, rue des Colonies, 11

Capital : 20,000,000

Réserves : 25,000,000

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Comptes de Chèques et de Quinzaine

-- Dépôts de Titres et de Valeurs --

Lettres de Crédit -- Prêts sur Titres

- - - - Coffres-Forts - - - -

BUREAUX DE QUARTIER :

Place Bara, 14, Cureghem. Rue des Tongres, 60-62, Etterbeek.
Parvis St-Gilles, St-Gilles.
Place Sainctelette, 26, Molenbeek. Place Liedts, 18, Schaerbeek. Rue du Bailli, 79, Ixelles.

♦ ♦ ♦ CARRELAGES ♦ ♦ ♦

J. Swartenbroeckx

6, Avenue de la Porte de Hal

Téléphone B 15911

BRUXELLES

Téléphone B 15911

♦ ♦ ♦ REVÊTEMENTS ♦ ♦ ♦



Banque de l'Arrondissement d'Anvers

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social : Longue rue Neuve, 107-111 ANVERS
Succursale : Rue Théophile Roucourt, 2 BEROHEM-lez-Anvers

Comptes chèques. — Ouvertures de crédit. — Comptes à terme. — Comptes de quinzaine. — Caisse d'épargne. — Location de coffres-forts, etc.

QUI S'HABILLE BIEN

S'HABILLE CHEZ

François Vanderlinden

Rue des Cultes, 17, BRUXELLES

P. B. P. **PETIT-BEURRE PAREIN** P. B. P.

MARCHAND TAILLEUR

Costumes de Soirées

Maison L. Dupaix

Costumes de Cérémonies

50, rue du Marais. Bruxelles

A la Grande Fabrique

Maison fondée en 1877

Téléphone 3003

Diplôme d'honneur à l'Exposition de Bruxelles en 1910.

E. Esders

26, Rue de la Vierge Noire, 26
BRUXELLES

VÊTEMENTS POUR HOMMES, DAMES ET ENFANTS

Livrées et uniformes. — Vêtements de sports et voyages. — Lingerie. — Bonnetterie. — Chapellerie. — Ganterie. — Chaussures. — Cannes. — Parapluies. — Fourrures. — Modes.

CHOCOLAT**DU C ANVERS**LA GRANDE
MARQUE BELGE

La Voix de son Maître

La marque qui se trouve sur tous nos Gramophones et Disques
C'est le symbole de la suprématie

—
Demandez nos catalogues et l'adresse du revendeur le plus proche.

C^{ie} française du Gramophone

BRUXELLES
171, boulevard Maurice Lemonnier
65, rue de l'Écuyer
42, place de Meir. Anvers.

Maison fondée en 1878 VAN CAMPENHOUT Frères et Sœurs

François VAN NES Successeur

13, Rue de la Colline, 13 -- BRUXELLES -- Téléph. : 227.64

TYPOGRAPHIE — LITHOGRAPHIE — PAPETERIE — MAROQUINERIE
FABRIQUE DE RÉGISTRES — COPIE-LETTRÉS
CHAPELETS — ARTICLES DE BURBAU — LIVRES DE PRIÈRES.

Usine électrique : 36, Rue Vanderstraeten, 36, Molenbeek-Bruxelles

Lui : Poly, Poly.
Perroquet : Flor.
Flor,
Elle : Que dit-il?
Lui : En se mirant
il dit : Poliflor,
l'encaust' que excel-
lent que nous
employons tou-
jours p^r nos par-
quets et meubles.

Fabriqué par :
THE NUGGET POLISH C^o
of Belgium

LA MAISON DU TAPIS

BENEZRA

41-43, Rue de l'Écuyer, 41-43 - BRUXELLES

TAPIS D'ORIENT, ANCIENS et MODERNES.
— MOQUETTES UNIES tous les tons. —
TAPIS D'ESCALIERS et D'APPARTEMENTS
— (divers dessins et toutes largeurs), —

CARPETTES DES FLANDRES ET AUTRES
— — (imitation parfaite de l'Orient). — —
TAPIS D'AVIGNON UNIS ET A DESSINS.

Les prix défient à qualité égale toute concurrence.

ATELIER SPÉCIAL POUR LA RÉPARATION DES TAPIS